

QUELQUES MOYENS SECRETS DE CORRESPONDRE.

Dans tous les lieux, dans tous les temps, les hommes ont eu des secrets importants à se communiquer. La crainte de s'exposer soit aux indiscretions d'un messenger, soit aux surprises d'un ennemi, leur a fait découvrir des expédients plus ou moins ingénieux auxquels ils ont dû quelquefois le succès de leurs projets ou la réalisation de leurs espérances.

Au nombre de ces inventions dont l'histoire nous a transmis le souvenir, nous citerons d'abord celle qui est rapportée par Aulu-Gelle, d'après le témoignage d'Hérodote.

Histiéus, homme d'une naissance distinguée, qui vivait dans le royaume de Perse, sous le règne de Darius, se servit du stratagème suivant pour faire savoir à un certain Aristagore, son confident, des choses secrètes d'une certaine gravité. Il avait un esclave dont les yeux étaient affectés d'une maladie qui se prolongeait depuis longtemps; sous prétexte d'opérer sa guérison, il lui rasa entièrement les cheveux, et par des moyens chimiques il lui imprima sur la tête des caractères qui expliquaient les instructions qu'il voulait communiquer à son ami. Histiéus retint cependant son esclave chez lui, et ce ne fut que lorsque ses cheveux lui furent revenus qu'il lui ordonna d'aller trouver Aristagore. « Quand tu seras arrivé, lui dit-il, tu auras le soin de le prévenir que je t'ai envoyé pour qu'il te rasât la tête, comme je l'ai fait dernièrement. » L'esclave part, arrive, est introduit auprès d'Aristagore, et lui transmet l'ordre de son maître. Aristagore, frappé de la bizarrerie de cet ordre, se persuade qu'il couvre quelque mystère, se hâte de l'exécuter, et voit sous les cheveux qui la cachaient, la lettre vivante que son ami lui avait adressée.

On attribue à César le mérite d'avoir découvert un des premiers le secret de l'écriture, qui consiste à changer la place des lettres. Voici en quoi consistait ce moyen de correspondre. Il employait dans l'alphabet le D au lieu de l'A, lui donnait la valeur de ce dernier caractère, et attribuait successivement aux lettres qui venaient après le D, une valeur correspondante à celles qui suivaient l'A. Tel est l'artifice dont il se servait pour faire parvenir à Cicéron et à ses amis intimes les choses importantes qu'il avait à leur confier.

Auguste avait adopté une méthode différente. Il se servait du B pour l'A, du C pour le B, et successivement de chaque lettre pour celle qui la précédait.

Nous sommes redevables à Ænéas, le tacticien, d'un moyen de correspondre d'une singularité remarquable. L'anecdote qu'il cite à ce sujet mérite d'être connue. Un prisonnier, soumis à une détention rigoureuse, ne pouvait ni recevoir ni faire parvenir aucune lettre. Un ami, désireux de lui donner un avis salutaire, lui envoya parmi différents objets, un livre sur lequel il avait eu le soin de marquer successivement, par des points microscopiques, tous les caractères qu'il aurait employés pour lui écrire. Prévenu de la ruse, le prisonnier copia immédiatement, d'une page à l'autre, toutes les lettres désignées par ce signe, et trouva dans leur réunion ce que son ami aurait pu lui écrire.

On a vu quelquefois des hommes d'État se défier de leurs propres agents et user de subterfuge pour leur cacher les mystères de leur politique. Cromwell se servait d'un merveilleux expédient pour échapper au danger d'une indiscretion ou d'un abus de confiance. Lorsqu'il avait de gra-

ves intérêts à traiter, il n'oubliait jamais de dicter à son secrétaire deux lettres contradictoires; après les avoir signées, il les faisait cacheter et donnait lui-même au courrier celle qui renfermait la véritable expression de ses pensées.

Bien qu'il écrivit rarement, le célèbre Paoli employait la même méthode, chaque fois que des circonstances impérieuses le mettaient dans la nécessité d'expédier quelque dépêche.

Louvois, cet adroit politique, avait adopté un autre moyen. Il se servait toujours pour écrire sous sa dictée d'un scribe dont la stupidité était telle, qu'il était dans l'impuissance d'abuser de ses secrets. Aussi se hâta-t-il de répondre à un ministre étranger qui lui reprochait sa trop grande confiance, la lettre suivante littéralement écrite de la main même de son secrétaire.

« Vous vous étonnez, mon cher confrère, qu'ayant à traiter avec vous une affaire qui demande le plus grand secret, j'emploie pour vous écrire une autre main que la mienne : mais apprenez que le commis dont je me sers est si complètement imbécile qu'il ne comprend pas même la réponse que j'ai l'honneur de vous faire. »

Les hommes d'État n'ont pas toujours à leur disposition des agents aussi heureusement organisés. Louvois évitait alors les inconvénients de leur perspicacité, en usant à propos de quelque ingénieux stratagème. Voici celui dont il se servit quelques jours avant la prise de Strasbourg, et que nous trouvons consigné dans un ouvrage intitulé : *Paris, Versailles et les Provinces*.

Louvois avait alors le portefeuille de la guerre. Désireux de confier à M. de Chamilly une mission d'une haute importance, il le fit prévenir de se rendre un jour dans son cabinet. « Partez ce soir même, lui dit-il, » pour Bâle en Suisse; vous y serez dans » trois jours; le quatrième, à deux heures » précises après midi, vous vous établirez » sur le pont du Rhin avec un cahier » de papier, une plume et de l'encre;

» vous examinerez et écrirez avec la plus » grande exactitude tout ce qui se passera » sous vos yeux pendant deux heures; à » quatre heures précises vous aurez des » chevaux de poste à votre voiture; vous » partirez, vous courrez jour et nuit, et » m'apporterez votre cahier d'observations. » A quelque heure que vous arriviez, pré- » sentez-vous chez moi. »

M. de Chamilly part, arrive à Bâle, se rend sur le pont au jour et à l'heure indiqués, et écrit avec la plus scrupuleuse exactitude toutes les observations qu'il peut recueillir dans l'espace de deux heures. Il voit d'abord passer un marchand de légumes avec sa charrette; puis, c'est un voyageur à cheval, en redingote bleue; quelques instants après ce sont des jeunes filles agiles, fraîches et pimpantes, causant avec beaucoup d'animation; enfin, à trois heures, un homme en veste et en culotte jaunes s'arrête au milieu du pont, porte ses pas du côté du fleuve, se penche sur le parapet, regarde le Rhin, fait un mouvement en arrière, et frappe avec un gros bâton trois coups distincts sur la banquette. M. de Chamilly venait d'écrire sur son cahier cette dernière particularité, lorsqu'il entend sonner quatre heures. Il remonte dans sa voiture, arrive chez le ministre le surlendemain avant minuit, vivement contrarié de ne pouvoir lui rapporter d'autres renseignements. Louvois s'empare aussitôt du cahier, le lit avec empressement, et, quand il en est à l'homme en veste jaune, qui a frappé sur la banquette, il jette un cri de joie, se rend aussitôt chez le roi, le fait réveiller, échange quelques paroles avec lui, et expédie tout de suite quatre courriers, qui, depuis quelques heures, attendaient impatiemment le moment de partir. Huit jours après, la ville de Strasbourg, cernée par les troupes françaises, est sommée de se rendre; elle capitule et ouvre ses portes le 30 septembre 1681.

Il est évident, ajoute l'auteur de l'ouvrage où nous avons puisé cette anecdote,

que les trois coups frappés sur la banquette à une heure fixe et convenue, étaient le signal du succès de l'intrigue concertée entre M. de Louvois et les magistrats de Strasbourg, et que l'homme chargé de cette mission en ignorait le motif, comme M. de Chamilly ignorait le motif de la sienne.

Quelques années avant la révolution de 89, une maison d'Amsterdam écrivit à un banquier considérable de Londres, pour le prier de donner vingt mille florins à la personne qui présenterait la moitié d'une carte déchirée, dont l'autre moitié était renfermée dans la lettre d'avis. En voyant l'homme à la carte, le banquier lui adressa plusieurs questions auxquelles il refusa obstinément de répondre. L'inconnu lui déclara seulement qu'il prétendait être payé. Il reçut quatre mille guinées en différents paiements. Surpris de ce mystère, le banquier se hâta de se rendre auprès de Pitt pour lui faire part de son étrange aventure. « Savez-vous le nom, dit le ministre, de la personne à qui vous avez donné les vingt mille florins ? — Je l'ignore. — Si vous la voyiez, la reconnaîtrez-vous ? — Très-bien. » Pitt ouvrit alors un tiroir, et fit voir au banquier un grand nombre de portraits, parmi lesquels ce dernier reconnut son homme. « Donnez-lui tout ce qu'il demande, ajouta Pitt, il n'en fera pas un mauvais usage. » Voilà un moyen de faire savoir ses ordres et ses volontés, qui, sans être précisément nouveau, mérite toutefois d'être cité, ne serait-ce que pour mémoire.

Si l'homme, dans un état normal, est capable de trouver dans les combinaisons de son esprit une foule de stratagèmes pour se mettre secrètement en communication avec ses semblables, de quels expédients n'usera-t-il pas si les barreaux d'une prison le condamnent à vivre loin de ses parents, de ses meilleurs amis, et privé de toute espèce de secours et de consolations ? Triste, abattu, il ne pense qu'à sa délivrance. Confier ses pensées, même à un

indifférent, serait pour cet infortuné un bienfait inestimable. Telle est la situation où se trouva M. de Saint-V..., sous le gouvernement impérial, pendant soixante-quatre jours d'une détention extrêmement rigoureuse. « C'est, disait-il à un de ses amis, le supplice moral le plus affreux qu'on puisse endurer. Vingt fois je me suis senti sur le point de devenir fou. Cependant, l'idée qu'il pouvait exister auprès de moi un compagnon d'infortune, vint s'offrir à mon esprit et ranima mon courage. En frappant de tous côtés avec un morceau de bois, contre les murs de mon cachot, je m'assurai que je ne m'étais pas trompé dans mes soupçons, et que le cachot voisin recélait un autre prisonnier. Dès lors je cessai de me croire entièrement isolé, et la pensée qu'un homme souffrait comme moi, à mes côtés, de la même peine, me remplit d'intérêt pour lui, et me fit oublier l'horreur de ma position. Mais cette découverte ne me suffisait pas. Je sentais le besoin de correspondre avec lui, et les moyens en paraissaient impossibles. Toutes les forces de mon esprit étaient tendues vers ce seul but ; j'étais insensible à tout autre sentiment, et l'idée même de la liberté s'offrait à mon esprit avec moins de charmes que l'espoir de réussir. Enfin je parvins, à force d'essais et de patience, à me faire entendre de mon compagnon d'infortune et à lier conversation avec lui. Voici comment je m'y pris :

» Je commençai par composer un alphabet, dans lequel je suppléais aux lettres par le nombre de coups que je donnais sur le mur. J'en donnais un pour A, deux pour B, etc. Mais la difficulté était de me faire comprendre. A peine frappais-je un coup, que mon voisin me répondait aussitôt ; alors je frappais plus fortement deux ou trois fois, comme pour l'avertir de se taire. Je recommençais ensuite ; et à force de lui faire entendre autant de signes séparés qu'il y avait de lettres, je vins à bout de lui faire faire ce rapprochement, secondé

sans doute par ce besoin de communication si ardent chez tous les prisonniers, et qu'il ressentait comme moi. Qu'on juge de mes transports, quand il me répondit par le même nombre de coups, et que je m'assurai qu'il avait saisi la clef de mon bruyant alphabet. Nous nous entendîmes alors parfaitement, et nous trouvâmes même dans les longueurs de ce moyen de correspondre, une nouvelle distraction à nos ennuis. Nous commençâmes par nous faire savoir réciproquement notre nom, et le hasard, qui voulait me favoriser jusqu'au bout, me fit retrouver dans ce prisonnier un de mes anciens amis, camarade de mon émigration, et que les mêmes opinions avaient conduit dans la même prison. Comme il

sortit avant moi, je profitai de cette occasion pour faire savoir de mes nouvelles à ma amille, qui en était privée depuis ma longue captivité. »

On ne saurait se défendre d'une vive émotion en voyant l'homme qu'un cachot sépare de la société, lutter courageusement contre sa destinée, tromper la vigilance de ses geôliers, se roidir contre les obstacles, et parvenir, par la seule puissance de sa volonté, à transformer les murs d'une prison en interprètes de ses pensées, pour porter au cœur d'un ami un peu de soulagement à ses peines, ou pour faire briller à ses yeux un doux rayon d'espérance.

AUGUSTE AMIC.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire des Français des divers États,
par A. de Monteil.

Dix-huitième siècle.

Le dix-huitième siècle en France peut inspirer l'écrivain de bien des manières. Troublé à son aurore par des guerres malheureuses et par l'extrême misère du pauvre peuple, il jouit d'un long intervalle de paix durant le règne tranquille de Louis XV; mais combien eût mieux valu la guerre avec ses désastres, les calamités publiques avec leurs horreurs, que cette époque de calme, d'égoïste insouciance, durant laquelle s'engendrèrent les funestes doctrines dont, cent ans écoulés, nous recueillons encore les tristes fruits! Plus malheureux que nous, nos ancêtres ont subi les premières conséquences des doctrines philosophiques: ils ont *joui* de la révolution que Voltaire avait prédite, que Louis XV voyait arriver au milieu de ses honteux plaisirs, et dont il devait léguer le sanglant héritage à son infortuné petit-fils. Sans vouloir écrire une histoire de la révolution, Monteil en a montré les effets sur les différentes classes de la société qu'il passe en revue, et dont il décrit les mœurs

avec une simplicité si savante et une ingénuité si pleine de charme et de raison.

Plusieurs amis, rassemblés dans l'abbaye d'Aubrac, consultent leurs souvenirs et passent en revue les *divers États*, avec les modifications qu'y ont apportés le temps et les changements politiques. Le village et les villageois attirent leur attention, et l'un des amis, un vieillard, en parle en ces termes :

« Jeunes gens, vous voulez que je vous fasse l'histoire des anciens villages et des anciens villageois, soit! Vous voulez qu'elle commence aux premières années de notre siècle, déjà si éloignées de votre bel âge, soit, soit! Sachez d'abord que les villages d'autrefois avaient deux aspects, l'un, le beau, le riche, celui du côté du château, l'autre, le pauvre, celui du côté du village.

» J'arrive; nous arrivons à l'avenue du château; je m'approche de quelques villageois. — Mes amis, à qui cette grande pièce d'eau? — C'est l'étang du seigneur. — Et toutes ces nasses fixées, et ces filets tendus? — C'est la canardière. — Mes amis, voyez donc ces quatre ou cinq cents pigeons qui vont manger toute la récolte de votre champ! — Ils en ont le droit,

ils sortent du colombier seigneurial. — Mes amis, ah ! que j'aime ces belles grosses fermes, entourées de ces vastes champs, de ces vastes prairies ! Vous avez ici des propriétaires bien riches ? — Monsieur, ce sont les fermes du seigneur.

» J'arrive au tourne-bride, et derrière la grille nouvellement peinte et dorée, et les boulingrins d'une verte pelouse coupés de chemins artistement contournés, sablés, s'offre tout à coup à mes yeux le château comme panaché d'élégants pavillons ; une nombreuse livrée çà et là bourdonne. — Entrez, monsieur ! entrez ! me disent ces villageois, vous verrez combien le dedans est beau, et surtout riche. Les ustensiles de la cuisine sont en argent massif, et quant à la vaisselle... cela va sans dire. — Fort bien, mais quel est cet homme si fier que j'ai salué, et qui n'a pas daigné me regarder : est-ce le seigneur ? — Oh ! non, c'est l'homme d'affaires, qui est bien autrement méchant. Si vous demeurez ici, vous le verriez continuellement parcourir les rues du village, tenant sous le bras un livre couvert d'un cuir gras et luisant, nommé la liève, le cuilleret, où est écrit ce que chacun doit, ce que chacun a payé, appelant tantôt l'un, tantôt l'autre. « Où vas-tu donc si vite ? tu me dois la rente ; — tu me dois la censive ; — toi, une poule ; — toi, une demi-poule ; — toi, un quart de poule ; — toi, un sou ; — toi, un denier ; — toi... »

» Bientôt nos villageois m'avertissent : — Monsieur ! monsieur ! voilà le seigneur ! Tout le monde met chapeau bas, ainsi qu'à Versailles, lorsque l'huissier a crié : Le roi ! le roi ! Cependant la cloche du dîner ne tarde pas à sonner... et le seigneur ayant appris qu'un homme bien couvert est descendu au tourne-bride, me fait inviter poliment à lui donner la préférence. J'accepte : on festine, on se lève, on lit la gazette, on fait de la musique, d'autres fois on chasse, on pêche, d'autres fois on est fort désœuvré, on s'ennuie. Tels étaient

les quarante mille châteaux, tous, à bien des égards, ressemblant à celui de Voltaire, du baron d'Holbach, du financier Helvétius, à ceux où Rousseau a passé une grande partie de sa vie, où il l'a terminée ; tous, enfin, ressemblant plus ou moins à celui où Diderot a marié sa fille (1).

» Le bon temps ! j'entends, pour le seigneur. S'il était dans la joie, tout le village se réjouissait ; s'il était malade, tout le village était dans la tristesse, et s'il mourait, tout le village prenait le deuil, ou du moins son église s'entourait d'un *litu*, d'une ceinture noire.

» Il y avait encore dans les anciens villages une autre espèce de grand château ou de grand bâtiment qu'on appelait la grange dimeresse, où, suivant les saisons, les villageois amenaient des agneaux, des veaux, des pourceaux, des chevreux ; apportaient des oisons, des dindons, des poulets ; apportaient des gerbes, des raisins, que sais-je ? apportaient de la laine, de la farine, des châtaignes, du gland, des fruits, que sais-je ? du foin, du bois, que sais-je ? apportaient les dimes blanches, les dimes vertes, que sais-je ? les dimes des pois, des lentilles, des fèves, des millets, des dragées, que sais-je ? Mais ce n'est donc pas assez ?

» La révolution vint ; en peu de temps ses mains furent souillées, surtout dans les campagnes, où les bons paysans, libérés de la rente et de la dime, ayant fait entrer dans leur chaumière, devenue maison de citoyens, le fusil, la broche, la barrique, s'aguerrissaient au milieu des orgies, au pillage des châteaux, sous le nom de représailles, de juste vengeance : mais voilà

(1) Cette réflexion n'est pas superflue : tous ces encyclopédistes ont aimé le luxe et la bonne chère de l'aristocratie, tout en écrivant contre cette aristocratie hospitalière les diatribes dont se sont inspirés les auteurs de la révolution. Que ne se servaient-ils de leurs lumières pour éclairer les seigneurs sans amener le peuple !

que la guerre vient subitement frapper à leur porte; elle emmène avec elle les plus jeunes et les plus robustes. Elle revient, et cette fois, sans tambour, prend les grains, le vin, la laine. C'était le temps des assignats : on payait, mais on était payé en cette monnaie. Il n'y a plus, comme disent les bonnes gens, que de l'argent carré. La terreur en bonnet rouge accourt. Tout tremble. Le comité de surveillance villageois s'ouvre. Le curé, le seigneur, les plus respectables pères de famille vont mêler leur sang sur l'échafaud de la ville. La bonne maison des ermites, la pieuse maison des Sœurs du travail sont changées en maisons de réclusion.

» L'église se vide, la sacristie est inventoriée, dépouillée; le clocher est muet. On cache son argent, on cache son pain, on cache son opinion. Tout se tait, tout est mort. On n'entend que les animaux, que les oiseaux du ciel....

» On ne voit le venin de la vipère que par l'inflammation de la morsure... on n'a vu que la loi relative à la condamnation à mort des prêtres insermentés était la plus injuste, la plus atroce des lois sorties, pendant la révolution, de la colère des partis, que lorsque le sang innocent a rougi les échafauds de toutes les villes. Je ne citerai qu'un exemple. Un jeune homme du beau pays d'Aubin, partie du Rouergue, qui s'étend le long du Querci et de l'Auvergne, fut un des derniers prêtres ordonnés par les anciens évêques. Il venait à peine d'être nommé vicaire qu'on exigea de lui le serment à la constitution civile du clergé. Tous ses confrères refusaient de le prêter, il refusa comme eux, et comme eux il fut obligé de se cacher. Au 9 thermidor, il avait déjà échappé à tous les dangers; mais vers cette époque, l'administration d'Aubin ayant envoyé un bataillon d'infanterie à la poursuite des nombreux déserteurs qui s'étaient réfugiés sur son territoire, la maison où était le jeune vicaire est investie. Il veut fuir, il est aperçu et arrêté. On lui

demande s'il est militaire ou prêtre; il répond qu'il est prêtre, et qu'il n'a pas cru devoir prêter le serment. Il est amené à Rodez et traduit devant le tribunal criminel : même réponse. Il est condamné. Un des juges, resté seul avec lui, lui dit : — Eh bien! monsieur l'abbé, n'y a-t-il pas moyen de vous retenir en ce monde? — Non pas au prix d'un mensonge indigne de mon caractère, répondit le jeune Boni (c'était le nom de ce vertueux prêtre).

» Inutile de dire qu'il alla tranquillement au supplice. Au sortir de la prison, au moment où il eut les mains liées, il pria un de ceux qui l'accompagnaient de prendre son bréviaire et de lui lire certains endroits qu'il avait marqués. Quand il aperçut l'échafaud, il récita avec l'accent de la joie et de l'espérance le psaume : *Lætatus* (*Je me suis réjoui lorsqu'on m'a dit : Nous irons en la maison du Seigneur!*) Monté sur l'échafaud, il leva les yeux et s'écria d'une voix éclatante : « Ah! que le ciel est beau! » Ce furent ses dernières paroles.

» Dans son bréviaire on trouva cette prière : « O Dieu éternel, qui as fait l'homme à ton image, qui lui as donné la connaissance du bien et du mal, qui lui as donné une âme éternelle destinée à la punition ou à la récompense, rassure-moi contre les suggestions de la peur; ne permets pas que je tombe entre tes mains, souillé de lâcheté ou de mensonge! »

Les désastres matériels des révolutions se réparent vite, dans un pays tel que la France; aussi, à ces sombres tableaux succède un long chapitre : *les Villages et les Villageois d'aujourd'hui*, que nous voudrions pouvoir reproduire, et qui charmerait, par sa fraîcheur et sa vérité, toutes nos lectrices, qu'elles habitent la ville ou la campagne, le *cottage* ou le château. Chaque province est décrite avec son caractère particulier, son commerce, ses habitudes, le costume et jusqu'à la tournure d'esprit de ses habitants. La revue des différents métiers, des industries et

professions, tels qu'ils sont exercés de nos jours, succède au portrait des nourriciers de la France, des cultivateurs Normands, Flamands ou Provençaux.

Ce cinquième et dernier volume abonde en détails curieux, en rapprochements piquants et instructifs, mais nous devons mettre des bornes à nos citations. Elles avaient pour but de faire connaître un ouvrage trop peu connu, et peut-être auront-elles pu donner à quelques-unes de nos lectrices le désir de pénétrer plus avant dans cet immense et beau travail, où les habitudes et le génie de la nation française se trouvent mis en lumière avec tant de hardiesse et de naïveté.

Alexis de Monteil termina sa laborieuse carrière, le 20 février 1850, à Cély, village de Seine-et-Marne. Il mourut obscur, isolé, et plongé dans la pauvreté la plus extrême; il avait quatre-vingt-un ans. Un fils bien-aimé qui l'avait aidé dans ses travaux, l'avait depuis longtemps précédé dans la tombe. Son livre, presque ignoré pendant la vie de l'auteur, restera comme un monument de patriotisme, de science, de recherches exactes et patientes, de savoir aimable et d'érudition profonde, sans précédent dans notre littérature, et sans rival dans la littérature des autres nations.

M^{me} E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

How sweet the moon-light sleeps upon this bank!
Here will we sit, and let the sounds of music
Creep in our ears; soft stillness, and the night,
Become the touches of sweet harmony.
Sit, Jessica: look, how the floor of heaven
Is thick inlaid with patines of bright gold;
There's not the smallest orb which thou behold'st,
But in his motion like an angel sings,
Still quiring to the young-eyed cherubim.
Such harmony is in immortal souls;
But whilst this muddy vesture of decay
Doth grossly close it in, we cannot hear it.

Le Marchand de Venise. LORENZO, act. V,
scène 1^{re}. SHAKSPEARE.

Combien le clair de lune repose doucement sur ce banc! Asseyons-nous ici, et que les sons de la musique glissent dans nos oreilles. Le calme, le silence et la nuit deviennent une suave harmonie. Assieds-toi, Jessica; vois comme le fond du ciel est marqué de patènes d'or brillant; il n'y a pas jusqu'au plus petit de ces astres que tu contemples qui, dans son mouvement, ne chante en chœur comme les chérubins aux jeunes yeux. Une semblable harmonie existe dans notre âme immortelle; mais nous ne pouvons l'entendre, tandis que ce boueux et périssable vêtement l'entoure de sa grossière enveloppe.

...



MADemoiselle LEGRAS.

De tous les bienfaiteurs de l'humanité, le plus illustre est saint Vincent de Paul ; il a fondé les Sœurs de Charité, l'Hospice des Enfants-Trouvés, l'Hôpital-Général, et dix autres fondations moins considérables. Il apparut à une époque de famines, de guerres et de pestes, comme le Messie de la consolation et de l'aumône ; mais, il faut le publier à la gloire de votre sexe, mesdemoiselles, autour de lui se pressèrent, trésor inépuisable de son inépuisable bienfaisance, les plus belles, les plus nobles dames de la ville et de la cour, visitant les prisons, hantant les hôpitaux, prodiguant l'or, et, quand l'or manquait, jetant dans l'escarcelle du quêteur les diamants détachés de leur cou et de leurs oreilles. Saint Vincent a perpétué la charité qui le consumait, dans ses admirables instituts, qui, de nos jours, sont encore la plus affectueuse providence de la misère ; cependant, disons-le encore sans crainte de nuire à sa renommée : une femme était près de lui qui a mis la main à toutes ses œuvres ; fille obéissante, mais infatigable émule, tantôt l'inspirant, tantôt inspirée, et n'ayant plus qu'une âme avec lui... c'est mademoiselle Legras dont je vais tenter de vous esquisser la vie.

Nièce d'un garde des sceaux et d'un maréchal de France, Louise de Marillac reçut l'éducation la plus brillante et la plus complète. Les langues mortes, la philosophie, la théologie la plus profonde, la peinture lui étaient familières. Mariée à M. Legras, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, mademoiselle Legras (les femmes des bourgeois portaient le titre de mademoiselle) sut concilier les engagements du monde splendide où elle prenait place, avec son goût pour la bienfaisance, et surtout pour les

études religieuses, vers lesquelles l'entraînait si violemment son ardente et vaste intelligence, que ses directeurs, saint François de Sales et l'évêque de Belley, lui en reprochèrent souvent l'excès.

Aussi, lorsque, devenue veuve, elle se fut placée sous la direction de saint Vincent de Paul, lui conseilla-t-il de tourner vers l'action cette activité dévorante. Il avait organisé en divers lieux, et jusque dans de simples villages, des confréries de dames charitables, qui se réunissaient à jour fixe pour s'entendre sur les meilleurs moyens de soulager la misère. Craignant que loin de lui le zèle de ces assemblées n'allât en se refroidissant, il envoya mademoiselle Legras les visiter et en ranimer la ferveur.

De ce jour commença pour elle une nouvelle existence. Munie d'instructions écrites de saint Vincent, elle partait dans une espèce de fourgon chargé à ses frais de linge et de médicaments. A peine arrivée, elle réunissait la confrérie des dames, leur lisait ses instructions. Si quelqu'une s'était retirée de la conférence et s'il se trouvait dans les environs des personnes aisées qui n'en fissent point partie, mademoiselle Legras allait les solliciter, les ramenait ou les décidait à la suivre, puis, à leur tête, elle se rendait chez tous les malheureux, distribuant des secours, de l'argent, des consolations. Elle réunissait les filles des villages pour leur adresser des instructions religieuses, donnait des leçons au peu de maîtresses d'école qu'elle rencontrait, souvent, à peine, moins ignorantes que leurs écolières, et en établissait où l'on n'en avait pas. Si ces prédications, ces aumônes excitaient la jalousie du curé, la fille de saint Vincent se soumettait humblement, lui demandait ses ordres, et respectait en tout son autorité.

Elle déployait dans ces voyages une ardeur mal proportionnée à sa faible constitution, au point qu'elle tomba dangereusement malade deux fois dans la même année, et saint Vincent était sans cesse obligé de modérer son zèle charitable, comme autrefois l'évêque de Belley avait modéré son avidité spirituelle.

Ces voyages cependant n'absorbaient pas tous ses soins. La vaste étendue de Paris avait semblé jusqu'alors un obstacle à l'établissement de semblables confréries; elle eut l'idée d'en avoir une par paroisse, réussit à en former une dans la sienne, et, saisissant l'occasion de donner l'exemple, elle alla soigner une pauvre fille atteinte de la peste, que sa mère, saisie de terreur, avait abandonnée. D'autres confréries s'organisèrent alors rapidement par toute la ville, tandis que saint Vincent en réunissait une sous sa présidence immédiate, composée de l'élite de la plus brillante société.

Mais ces dames n'étaient pas assez nombreuses pour secourir elles-mêmes tous les malades, et leurs domestiques s'en acquittaient mal, par défaut et défaut d'expérience. Saint Vincent pensa donc à y employer des servantes spéciales, et le 29 novembre 1633, il pria mademoiselle Legras d'en loger quelques-unes chez elle pour les soumettre à une instruction et à une vie communes.

Mademoiselle Legras se consacra à cette mission avec une sainte ferveur et une admirable prudence. Jamais supérieure ne mérita mieux le titre de *mère*, car elle aimait et traitait ces filles comme ses véritables enfants. Elle leur apprenait elle-même à lire et à écrire, leur faisait le catéchisme, les conduisait aux hôpitaux, leur montrait à soigner les blessés en les pansant devant elles, et achevait de former l'esprit de ses filles par de nombreuses conférences. Leur table plus que frugale, leur costume grossier étaient devenus les siens, et souvent, malgré leur oppo-

sition, elle lavait la vaisselle et les servait au réfectoire. Douce et affable, jusqu'à leur demander pardon de la moindre vivacité, jamais elle ne s'irritait de leurs réponses quelquefois peu mesurées.

« Il nous faut souffrir, disait-elle; Dieu nous a choisies pour cela: il nous faut donner exemple aux autres et être bien courageuses à supporter nos sœurs! »

Comment s'étonner qu'avec elle, de simples servantes soient devenues des *sœurs de charité*?

Bientôt leur nombre augmenta rapidement: des jeunes filles se consacrèrent volontairement; des villageoises que la guerre avait chassées de leurs campagnes, ayant trouvé près de mademoiselle Legras un asile momentané, y restèrent, subjuguées par cette ferveur de charité qu'elle répandait autour d'elle. Elle fit apprendre un métier à d'autres, et même en dota quelques-unes.

Peu à peu les hôpitaux, les prisons, la tour de Saint-Bernard, où les galériens attendaient leur départ pour le bagne, les Enfants-Trouvés, les maisons de fous furent confiés à leurs soins, et mademoiselle Legras se trouva à la tête d'une immense administration; car partout où ses filles se trouvaient employées, c'était elle qui organisait et surveillait le service, prêchant toujours d'exemple, et fière qu'il n'y eût plus au monde une seule misère à laquelle ne touchât sa main secourable. Elle alla deux fois, bravant la rigueur de l'hiver, fonder des succursales à Angers et à Nantes; elle envoya de ses filles en différentes villes et jusqu'en Pologne, d'où elle les dirigeait encore par ses lettres et ses exhortations.

A travers une telle immensité de détails, elle trouvait le temps de porter ses yeux partout où elle soupçonnait du bien à faire. Il existait au port Saint-Landry un lieu de retraite pour les enfants exposés, mais tellement insuffisant qu'il ne possédait que deux nourrices; la plupart de ces enfants y mouraient de faim ou y de-

venaient la proie des mendiants qui les estropiaient pour s'assurer de plus abondantes aumônes par le douloureux spectacle de leurs enfants infirmes. Ce fut mademoiselle Legras qui signala cette misère à saint Vincent de Paul, et le seconda ensuite activement dans tous les développements de l'institut des *Enfants-Trouvés*. Ce fut elle qui organisa sous ses yeux l'hospice du nom de *Jésus*, pour quarante ouvriers que la vieillesse privait de travail; et lorsque l'heureux résultat de cet essai inspira aux dames de la confrérie l'ambitieux espoir d'étendre leurs secours à tous les indigents (Paris en comptait 40,000), généreuse audace qui produisit l'*Hôpital-Général*, elles voulurent avant tout avoir l'avis de mademoiselle Legras, le membre le plus actif de leur assemblée. Mademoiselle Legras jugea l'exécution possible, ajoutant toutefois qu'il fallait se faire assister « par quelques hommes de piété, tant pour les conseils que pour agir dans les procédures et actions de justice qu'il conviendrait peut-être de faire pour maintenir toutes ces sortes de gens dans leur devoir. » La charité de mademoiselle Legras ne l'aveuglait donc pas sur les vices des pauvres; mais ces vices ne pouvaient non plus refroidir sa charité, et elle n'était que plus ardente à les soulager, espérant par là les rendre meilleurs.

En même temps elle constituait définitivement l'institut de la *Charité*, déjà transféré une fois au village de la Chapelle. Sa nouvelle maison du faubourg Saint-Denis comprenait un véritable séminaire pour les novices, et un dispensaire où les blessés venaient se faire panser, où les pauvres et les malades venaient recevoir des médicaments, du linge, des vivres, etc. La dépense d'un établissement si considérable se soutenait par les dons de la confrérie, par ceux de la régente, Anne d'Autriche, par d'autres encore qui affluaient de toutes parts, car beaucoup de personnes s'abstiennent de soulager le malheur moins

par avarice que par ennui et fatigue des détails. Mais bientôt, les discordes civiles s'unissant à la guerre et aux contagions, vinrent multiplier les désastres et tarir les ressources. La Lorraine et la Picardie furent ravagées et changées en déserts, Étampes, surprise et pillée; Paris même, comme, bloqué par les ennemis qui, de loin, interceptaient les communications, tandis qu'il était inondé de paysans fugitifs, souvent blessés et dépouillés de tout par les soldats.

Mais plus ces malheurs étaient affreux et multipliés, plus ils sollicitaient le cœur de saint Vincent et de mademoiselle Legras à n'en laisser aucun sans soulagement. C'est alors que l'on vit quels miracles peut la charité. Tandis que saint Vincent répandait sur les traces de la guerre ses missionnaires chargés de vivres, d'habits, même de semences et d'instruments aratoires, qu'il nourrissait à Paris, pendant une disette de six mois, 14,000 indigents, mademoiselle Legras, se réduisant avec ses filles au plus strict nécessaire, eut l'heureuse idée de les employer à confectionner ce pain dont quelquefois elles se privaient, pour grossir du prix de ce travail l'aumône insuffisante. Et pourtant, elles n'abandonnaient ni les orphelins, ni les hôpitaux, ni les forcés :

« Nous sommes les servantes des pauvres, répétait mademoiselle Legras en donnant jusqu'à ses chemises, et nous devons être plus pauvres qu'eux. »

Voilà comment cette femme qui, tutrice de son fils, lui rendit de ses biens un compte rigoureux, dépensa deux millions en bonnes œuvres, deux millions à une époque où l'argent valait presque le double d'aujourd'hui.

Une existence si bien remplie et dont chaque instant a son compte à rendre à Dieu, n'a pourtant laissé que peu de traces dans la mémoire des hommes. Des vertus aussi humbles que rares, l'ardente passion de la bienfaisance, le dévouement opiniâtre

qui se cache au fond d'un hôpital pestilentiel, voilà un sublime qui ne frappe pas les yeux, et le monde croirait volontiers qu'il ne faut là ni hauteur de l'âme, ni puissance de l'esprit. Peu de femmes cependant ont possédé ces dons à un degré plus éminent que mademoiselle Legras; et si elle eût continué de donner aux travaux intellectuels ce temps et ces forces qu'elle a dépensés au soulagement de l'infortune, elle nous eût peut-être offert le phénomène d'un nom de femme inscrit parmi les lumières de l'Église. Telles même qu'elle les a écrites pour la seule instruction de ses filles, entre une délibération de la confrérie et le lit d'un malade, ses *Pensées* forment un ouvrage remarquable, leur style simple et lucide s'anime souvent d'une grande énergie; on se sent à chaque page saisi par la profondeur de charité qu'elles révèlent, et je regrette que les limites de cet article m'interdisent toute citation.

Cette femme avait toujours été d'une santé bien délicate. « Pour moi, mademoiselle Legras ne vit plus, depuis dix ans, que par la grâce, » écrivait saint Vincent de Paul en 1647; et elle devait exercer encore treize ans son sacerdoce de charité. Elle succomba à soixante-neuf ans, après une courte maladie, le 15 mars 1660, au milieu de sa communauté en lermes, après avoir consacré plus de trente ans au service de ses maîtres, les pauvres malades!

Si quelque jour, Mesdemoiselles, vous visitez le cimetière qui s'étend sur le penchant de Montmartre (heureuses celles que la curiosité seule y conduit), vous remar-

querez à droite, en entrant, une vallée creuse, entourée d'arbres épais qui en recouvrent le soleil; des pierres renversées, rompues, disparaissent sous le gazon; là, existait un tombeau, j'ai lu sur une pierre :

« Cigît dame Louise de Marillac, veuve de M. Legras, secrétaire des commandements de la reine Marie de Médicis, fondatrice et première supérieure des Filles de la Charité, servantes des pauvres malades, inhumée dans l'église paroissiale de Saint-Laurent, en la chapelle de la Visitation, le 17 mars 1660, et transportée dans cette chapelle, pour la consolation de la Compagnie, ce 24 novembre... »

Là s'arrêtaient le marbre et l'inscription.

Ainsi, dans ce tombeau détruit, repose mademoiselle Legras : la reconnaissance du pauvre avait sans doute assuré ce refuge à ses restes, chassés de leur sainte demeure par la révolution de 1793!

Depuis, j'ai revu ces lieux. La pierre est remplacée; mais on n'y lit plus : *Cigît dame Louise de Marillac...* L'émule de saint Vincent de Paul, servante des pauvres, celle qui donna deux millions à l'aumône, n'a pas obtenu un sépulcre; les mains profanatrices qui brisèrent son monument ont répandu ses restes dans la boue... Puis, un marchand sera venu, qui dans cette pierre, dernière relique d'une sainte, n'aura vu qu'un morceau de marbre; cette pierre, vendue et rognée, n'aura reparu dans ces lieux que pour recevoir sur son revers une autre épitaphe...

OCTAVE DE L'PORTE.

UN DÉVOUEMENT.

Il y a trente-cinq ans, un malheureux événement mit en émoi tout le comté d'I... en Écosse. Il amenait devant les assises deux jeunes gens, jusqu'alors un modèle d'amitié, s'accusant réciproquement de meurtre, et appelant avec une âpre énergie la vengeance des lois sur la tête du coupable. Voici la narration empruntée aux journaux de l'époque.

Effie Makensie avait été élevée par son oncle; orpheline et sans fortune, cet oncle avait été pour elle le père le plus tendre. La reconnaissance et l'affection de la jeune fille lui rendaient en bonheur tout ce qu'il avait fait avec une si généreuse bonté pour la fille de son frère. Le vieux Makensie habitait les hautes terres; il avait un fils, chef de son clan, en ce moment au service du roi, mais dont il attendait prochainement l'arrivée; sa lettre annonçait qu'un congé de six mois lui permettrait de passer ce temps dans sa famille, et qu'il amènerait avec lui un ami.

Allan Makensie arriva, accompagné d'un jeune officier, son frère d'armes: il se nommait Douglas; tous deux étroitement unis sur les champs de bataille, ils s'étaient réciproquement sauvé la vie en s'exposant avec le plus intrépide dévouement. Jamais deux caractères plus opposés ne se trouvèrent en pareil contact: Allan était violent, irritable, emporté; le premier mouvement de sa colère était toujours redoutable; Douglas, au contraire, d'une humeur douce, égale, était froid dans la discussion comme dans le danger.

Ce fut une grande joie dans la maison, que le retour d'Allan; le vieux Makensie retrouva une partie de sa vigueur, quand il accompagna les jeunes gens dans leurs excursions de chasse. On revenait harassé de fatigue; mais Effie avait fait préparer le

confortable des chasseurs, et après le dîner elle charmait la longueur des soirées à l'aide de sa harpe et de ses chants, ou par l'enjouement de sa conversation.

Malheureusement Douglas s'attacha à Effie, et confia loyalement à son ami l'espoir de l'obtenir en mariage. Allan, jusqu'alors fort insoucieux des charmes de sa cousine, se prit à l'examiner, s'étonna de n'avoir pas vu plus tôt à quel point elle était séduisante et l'aima, mais à sa manière, sans prendre aucun soin de lui plaire, convaincu que lorsqu'il lui conviendrait de se prononcer, il lui serait aisé de l'avoir pour femme.

Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'Effie n'était pas insensible au mérite de Douglas; bien que les deux jeunes gens ne se fussent pas avoué leur mutuelle inclination, ils conservaient dans leurs relations tout le naturel et la simplicité d'une innocente tendresse.

Cette découverte rendit Allan plus sombre et plus irritable que jamais; loin d'avoir pour sa cousine les attentions, ni même les égards qui eussent pu la disposer en sa faveur, il devint brusque et impérieux avec elle; la pauvre enfant supporta sans se plaindre les injustices de son cousin, et redoubla envers lui de douceur et de prévenances.

Trois mois s'écoulèrent sans apporter aucun changement. Chacun éprouvait le malaise inévitable à sa situation respective. Un jour Allan rentra seul de la chasse, et trouva dans le parloir Effie parée plus que de coutume. Sa robe de mousseline blanche était élégamment ornée de ruban bleu tandis que des bluets naturels placés gracieusement dans ses cheveux, complétaient l'harmonie de cette simple et charmante toilette. Allan s'arrêta surpris.

« Pour quelle auguste cérémonie miss Effie a-t-elle fait d'aussi jolis préparatifs ? lui demanda-t-il.

— Pour ma fête, mon cousin ; c'est aujourd'hui mon jour de naissance. M. Douglas a eu la bonté de m'apporter ces fleurs ce matin, et je me suis parée pour mon oncle et pour vous...

— Et pour M. Douglas, sans doute ?... Il ne convient pas que vous portiez des fleurs données par un jeune homme ; ôtez-les ! je le veux... et à l'instant !

— Mais, Allan, répondit la tremblante Effie, mon oncle a permis l'offrande de ces fleurs, faite devant lui ; il a vu, il approuve ma parure. »

Furieux de se voir contredit, emporté par une jalousie sauvage, Allan porta une main insolente sur la tête de la pauvre Effie et en arracha les bluets. Épouvantée, elle se sauva dans sa chambre, et ne reparut au salon que lorsqu'elle put cacher la trace des larmes qu'elle avait versées ; car elle ne voulait pas déchirer le cœur de son père adoptif, en lui faisant connaître l'outrage commis par son cousin, ni amener de scène fâcheuse entre lui et Douglas.

Le vieux Makensie tomba dangereusement malade. Effie se consacra religieusement à son oncle et ne quitta pas son chevet. Il succomba, après deux mois de souffrances ; mais avant sa mort, il recommanda à son fils d'assurer le sort d'Effie par un revenu convenable, et de la marier au jeune Douglas, dont il avait accueilli les propositions. Allan promit à son père de garantir à sa cousine une position indépendante, et en cela il fut de bonne foi ; mais il ne se prononça pas sur l'autre volonté imposée par son père.

Après les premiers temps du deuil, l'époque de leur congé étant sur le point d'expirer, Douglas rappela à son ami l'accomplissement de la volonté paternelle relative à son union avec Effie. Allan n'accueillit cette réclamation qu'avec aigreur, s'emporta contre l'inconvenance

d'un mariage contracté si prématurément, et conclut par un refus positif, qu'il motiva sur ses dispositions particulières à l'égard de sa cousine. En vain Douglas employa-t-il les supplications les plus vives, les observations les plus justes, les plus convaincantes sur le consentement de M. Makensie et sur celui d'Effie, Allan rompit brutalement l'entretien, en signifiant à son ami qu'à l'avenir ils devaient rester étrangers l'un à l'autre, et qu'il l'invitait à quitter sa maison dès le lendemain.

Pour la première fois Douglas entrevit la vérité, car il soupçonna aisément qu'une conduite aussi extraordinaire ne pouvait être excitée que par une jalousie effrénée. A part l'intérêt de sa tendresse, et d'après la connaissance qu'il avait de la violence d'Allan, il sentait que l'épouse d'un tel homme serait vouée à un malheur éternel. Vivement blessé de l'ingratitude de son ancien ami, il s'en approcha froidement et lui dit avec un calme singulier, mais dont Allan connaissait l'accent :

« J'aime Effie, c'est mon premier amour, aucune autre femme que ma mère n'a encore fait battre mon cœur ; tu sais, ingrat, ce que je suis en amitié ; mais si Effie devait être ta femme, je préférerais la voir morte.

— C'est aussi ce que je pense à ton égard, capitaine Douglas, répondit Allan ; ne l'oublie pas ! »

Et il sortit précipitamment.

Douglas fit savoir à Effie cette décision. La jeune fille se présenta devant son cousin, et protesta avec fermeté contre l'autorité arbitraire qu'il voulait exercer sur elle. Ne pouvant rien gagner sur sa fougueuse opiniâtreté, elle lui déclara que fiancée par son oncle à Douglas, elle se regardait désormais comme aussi saintement engagée que si l'autel avait reçu leurs serments.

Hors de lui en reconnaissant à sa cousine un caractère aussi résolu, Allan lui signifia que, devenu son tuteur, lui seul avait le droit de disposer d'elle ; que lui,

Allan, la voulait pour épouse, que son père n'avait consenti pour elle à une autre alliance que dans l'ignorance où il était des intentions de son fils, et que dès le jour suivant elle eût à se préparer à se rendre chez une de leurs tantes, dans le pays de Galles, où s'accomplirait leur union.

Effie désespérée écrivit un billet à Douglas, où elle le conjurait de lui venir en aide, et de la protéger contre le sort qui lui était réservé; qu'elle l'attendait à minuit, à la porte du jardin donnant sur les bruyères. Allan intercepta cette lettre, enferma la femme de chambre qui s'en était chargée, s'absenta le reste du jour, et se trouva près de la porte indiquée, à l'heure désignée par Effie.

La pauvre jeune fille, forcée de sortir des habitudes de retenue dans lesquelles elle avait été élevée, se trouvait doublement malheureuse. Elle quitta avec précaution la maison qui avait protégé sa jeunesse, traversa le parc, et, trouvant entr'ouverte la porte des bruyères, elle s'élança vers un homme qu'elle aperçut dans l'obscurité, en s'écriant :

« Douglas ! sauvez-moi, sauvez votre femme !

— Vous ne l'êtes pas encore ! s'écria son cousin en lui saisissant le bras... Ah ! c'est ainsi que la modeste Effie mène les aventures ; mais je veille à sa réputation. Peut-être est-il trop tard pour la préserver des séductions du beau Douglas, mais j'empêcherai du moins qu'il ne les renouvelle ; et, ajouta-t-il avec rage en tirant brusquement son couteau de chasse, malheur à lui ! s'il ose paraître ici ! »

Vraisemblablement, l'intention d'Allan n'était que d'effrayer Effie avec une telle menace, et de l'amener par la terreur à changer de résolution ; mais la pauvre enfant, croyant déjà entendre les pas de Douglas, se jeta sur l'arme qu'elle voyait briller, et comme elle cherchait à s'en emparer, elle se blessa dans cette lutte, ensanglanta ses mains et sa robe, mais resta maîtresse du couteau

de chasse que le fougueux jeune homme ne songea plus à lui disputer.

Pas une plainte, pas un gémissement n'échappa à la courageuse enfant. Son cousin ne soupçonna même pas la possibilité d'un malheur. Après lui avoir commandé impérieusement de retourner à sa chambre, il rentra dans la maison sans avoir été remarqué des domestiques.

Cependant, Douglas ayant aperçu assez tard de la lumière chez sa fiancée, s'étonna et s'inquiéta d'un incident aussi léger, en apparence, mais qui, dans la position où tous deux se trouvaient, pouvait avoir une grave importance. Il quitta sa chambre pour descendre au jardin ; en trouva les portes ouvertes, et, s'avançant sous les arbres, il distingua une forme blanche étendue dans un sentier. C'était Effie. Il la saisit dans ses bras ; mais, trop éloigné des bâtiments, il préféra la transporter en dehors sur les bruyères, et courut à la recherche d'un peu d'eau.

A son retour il ne la retrouva plus ; la supposant secourue par quelque serviteur de la maison, il rentra chez lui fort inquiet de toutes ces circonstances, mais très-éloigné de saisir l'affreuse vérité ; il attendit le matin pour avoir l'explication de ce mystère. Au point du jour, un coup violent frappé à sa porte lui fit espérer quelque nouvelle ; il ouvrit... c'était Allan.

« Où est Effie?... le savez-vous ? lui demanda-t-il brusquement.

— Effie !... Effie, absente ! Au nom du ciel, ne vous trompez-vous pas ?...

— Elle n'est pas rentrée chez elle, sa femme de chambre vient de m'en prévenir. »

Alors, leur rivalité s'éteignit dans le sentiment d'angoisse et de terreur que tous deux éprouvèrent. Ils se rendirent compte mutuellement des événements de la nuit ; bientôt, le jour vint à paraître, et Allan, saisissant les mains de Douglas, s'écria :

« D'où vient ce sang ?

— Ce sang ! répondit le jeune homme

étonné, ce sang?... ce sang n'est pas le mien.

— Il n'est pas le tien, Douglas! alors... Effie... Mon Dieu!... Effie a donc été assassinée?... »

Toute la maison se mit alors en mouvement; mais les recherches furent vaines, on ne retrouva pas la pauvre jeune fille. Elle était trop pieuse pour qu'on pût croire à un suicide; Allan soupçonna Douglas de le tromper sur les événements de la nuit; il se rappela ses paroles, au moment de leur rupture : « *Si Effie devait être ta femme, j'aimerais mieux la voir morte,* » et se crut convaincu que, dans un transport de désespoir, il avait préféré tuer sa fiancée que de la laisser sous une domination qu'il redoutait pour elle.

Il communiqua sa pensée aux officiers de justice, qui firent une enquête sévère contre Douglas; mais on retrouva dans le parc le couteau de chasse du jeune chef de clan; la femme de chambre dénonça la lettre interceptée par lui, et la brutalité avec laquelle il l'avait enfermée; alors ce fut Douglas qui se porta accusateur contre Allan; il se souvint et déclara qu'au moment où il avait relevé Effie, cette jeune personne pressait ses vêtements sur sa poitrine, mais que son état de faiblesse ne lui permit pas d'articuler une parole; et que c'était vraisemblablement en la transportant sur les bruyères, qu'il avait ensanglanté ses mains.

Les assises, qui venaient de s'assembler, ne pouvaient prononcer sur des probabilités seules; les préventions étaient contre Allan, mais l'absence du corps d'Effie déconcertait toutes les suppositions, les preuves manquaient donc, et le ministère public venait de proposer la détention provisoire des jeunes gens jusqu'à plus ample informé. Tous deux paraissaient profondément abattus, surtout Allan; il se souvenait de ses brutales violences envers sa jeune cousine, et ne se dissimulait pas que s'il était innocent de ce meurtre, il était

certainement la cause qui l'avait amené.

Au moment où le jury allait se lever pour délibérer, un mouvement s'opéra dans la foule, elle s'ouvrit, laissa passer un vieux prêtre, qui s'avança vers le président et lui parla bas pendant quelques minutes. Le magistrat répondit par un signe d'assentiment. Le prêtre se retira, et la cour demeura quelques minutes en silence, jusqu'à ce qu'un nouveau mouvement donna passage au même ecclésiastique précédant une civière, recouverte d'un drap.

Le drap fut enlevé, et l'on vit, avec le sentiment d'une profonde pitié, le corps de la pauvre Effie, encore vêtue de sa robe ensanglantée. Les bras pieusement croisés sur sa poitrine et les yeux fermés, elle semblait dormir; mais les traces de sang qui l'entouraient donnaient aisément créance à une mort tragique.

Le prêtre s'exprima ainsi :

Mademoiselle Effie Makensie vint au milieu de la nuit me demander un asile; le sang qui s'épanchait d'une blessure qu'elle avait à la poitrine me fit penser à un crime. Grâce à mes connaissances en chirurgie, aidé de ma domestique, je lui donnai des soins; elle tomba peu après dans une longue insensibilité, et lorsqu'elle reprit connaissance, elle désira me confier ses dernières volontés qu'elle me pressa d'écrire, afin de pouvoir les signer pendant qu'elle en avait encore la force.

« Je vais mourir, dit-elle, et je laisse
» après moi le fils de mon bienfaiteur et
» mon fiancé, dans des anxiétés cruelles
» sur mon sort. Les motifs qui ont amené
» ma mort et dont il ne faut accuser que
» moi seule, sont un secret que j'emporte
» au tombeau. Puisse Allan, mon cousin,
» puisse Douglas, mon fiancé, accueillir
» mes derniers vœux, obéir à ma dernière
» prière, et sur mon cercueil réunir leurs
» mains, si longtemps amies. »

Cette pensée si noble, si charitable, ajouta le bon prêtre, combattit chez moi

le soupçon de suicide que je craignais d'éclaircir; c'est dans ce doute que j'avais évité toute question. La mourante avait deviné ma pensée, car ses yeux me fixèrent quelques minutes avec une expression de tristesse navrante, puis croisant sur sa poitrine ses mains telles que vous les voyez encore, elle ferma les yeux pour toujours.

Elle avait, en entrant chez moi, refusé d'autres soins que les miens, et m'avait prié de ne prévenir ses parents que lorsqu'elle aurait cessé de vivre. »

Allan et Douglas étaient tombés à genoux

près du corps d'Effie; ils fondaient en larmes; mais le jeune chef de clan avait compris l'héroïsme de cette vertueuse fille, qui avait voulu épargner un remords au fils de son bienfaiteur.

Allan tendit convulsivement la main à Douglas, qui la saisit en inclinant pieusement la tête vers sa malheureuse fiancée.

Les deux amis se réconcilièrent; mais tous deux dévorés de chagrin, rencontrèrent sur le champ de bataille la mort qu'ils allaient y chercher.

Traduit de l'anglais, par M^{me} LAURE PRUS.

POÉSIE

LUE PAR M. ÉMILE DESCHAMPS,

Un des Vice-Présidents de la Société des Grêches,

A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 16 AVRIL 1852.

Les enfants, par milliers, sur les marches des temples
Mouraient, frères oiseaux tombés nus sur le sol,
D'un sauvage abandon déplorables exemples...
Lorsque dans nos cités parut Vincent de Paul !
L'apôtre, à ces tableaux, dans son cœur se révolte,
Et, comme un moissonneur qui craint pour sa récolte,
Il part avant le jour, pendant tous les sommeils,
Vole de place en place où gémit un pauvre ange,
Ramasse son trésor, et dans la sainte grange
Apporte, chaque soir, ses beaux épis vermeils.

Dieu, qui ne compte pas avec les espérances,
Envoie un Saint, auprès de toutes les souffrances.

Combien de nouveaux-nés, par le vice conçus,
Et jetés par la honte au bord du précipice,
Vont être, homme divin, conduits à ton hospice,
Et par l'amour chrétien reçus !
Et vous, cruels auteurs des jours de l'innocence,
Si d'un fils délaissé le souvenir vous mord,
Désormais sa poignante absence

Vous épargne, du moins, la moitié du remord,
Puisqu'au péché de sa naissance
Ne se joint plus, sur vous, le crime de sa mort. —
Tel est, Vincent de Paul, ton immortel service !

Tous les maux, cependant, ne viennent pas du vice ;
Chaque siècle distrait a vu, jusqu'à présent,
Des mères, dont la vie est l'indigence active,
Au travail du dehors partout se refusant,
Sur le berceau qui les captive
Répandre, avec leur âme, un lait insuffisant
Que n'alimentaient plus l'aiguille productive
Et le régime bienfaisant...

Alors tout languissait, nourrisson et ménage.
D'autres, le cœur bien gros, tout le temps du jeune âge,
Devaient livrer l'enfant, par qui seul on renait,
Aux hasards d'un amour et d'un lait mercenaires,
Pour conserver l'ouvrage et le gain ordinaires ;
Et l'enfant revenait chétif.... s'il revenait ! —
Pour la mère indigente implacable dilemme :
NOURRIR SANS TRAVAILLER, — TRAVAILLER SANS NOURRIR.

Et pour le pauvre être qu'elle aime
Près d'elle, ou loin d'elle, souffrir !

De ces calamités Vincent ne touche aucune,
Même après lui restait cette immense lacune.
Donc, entre l'exil et la faim
Les voilà, races condamnées,
Les enfants sans la mère, ou la mère sans pain ;
Et tous sans joie au cœur... et pour combien d'années !...
Non, il n'en sera point ainsi !

Paris ne le veut pas, ses largesses prodigues
Débordent, flots sauveurs, rompant toutes les digues ;
Car Paris c'est la tête... et c'est le cœur aussi !

Avec la flamme et la lumière
D'un de ses fils (1), pour l'œuvre élu,
Il ouvre la Crèche première,
Et le problème est résolu !

La mère va gagner sa vie, et, d'heure en heure,
Rapporte l'existence à l'enfant, bien soigné,
Et le soir, avec lui, retrouve à sa demeure

(1) M. Marbeau, fondateur des Crèches.
VINGTIÈME ANNÉE. 4^e SÉRIE. — N^o V.

Le facile sommeil, trop longtemps éloigné!
Et la gaité, bientôt, revient avec l'aisance !

Voilà les heureux dons, fruit de ta bienfaisance,
Paris !... Voilà pourquoi le père des chrétiens (1),
Admettant l'humble Crèche aux faveurs solennelles,
Sur tous ses généreux soutiens
Répand, à pleines mains, les grâces éternelles ;
Et pourquoi son ambassadeur,
De nos fêtes jaloux, se complaisant en elles,
Les éclaire aujourd'hui d'une sainte splendeur,
Et des charités fraternelles
Vient, en les bénissant, doubler ici l'ardeur (2) !

Écoutez : tous tant que vous êtes,
Vous avez dans le cœur plus d'un être chéri,
Tourment de vos nuits inquiètes :
Un père, une sœur, un mari,
Une mère, une fille, un fils, trésor suprême ;
Des amis, — ces parents que l'on se fait soi-même ! —
Jetés aux flots du monde ou du vaste océan,
Double abîme toujours béant,
Battus des aquilons ou des destins contraires,
Peut-être, quelque jour, les croirez-vous perdus !...
Et moi, je vous le dis, ils vous seront rendus
Ces parents, ces amis, ces frères...
Et pourquoi ? Parce qu'aujourd'hui,
Dans la paille de son étable,
Dieu vous voit réchauffer, d'une main charitable,
Les doux, les blonds enfants qu'il appelait à lui !
Ces créatures si petites,
Mais dont l'âme allume les yeux,
Tendres lis, sous les eaux bénites,
Gardés pour les jardins des cieux !

Qu'ils sont loin des bonheurs à vos mains saisissables,
Ceux qui n'ont que galas et que luxe à choisir !...
Car le plaisir, toujours, est-ce encor le plaisir ?
Cet éclair dans la nuit, cette fleur dans les sables...
Malheur à vous, heureux du siècle, je vous plains !

(1) Le pape Grégoire XVI a accordé des indulgences aux bienfaiteurs des Crèches.

(2) Mgr le cardinal de Bordeaux présidait la séance.

Une fête vous prend d'une orgie encor pleins,
Le reflux du *raout* (1) vous berce et vous emporte ;
Mais avec votre *groom* (2), le *spleen* (3) est à la porte. —
Quand le feu d'artifice est tiré, ce n'est plus
Qu'un difforme squelette aux bras noirs, vermonlus,
Qui devant nous se dresse horrible, et dont la tête
Se détache, plus sombre, aux flambeaux de la fête !

Ces tableaux trop réels, nous pouvons, Dieu merci,
Sans crainte et librement les retracer ici.

.....

Partez donc en tous sens, une bourse à la main,
Ange des charités, aimables messagères ;
Plus lourdes au retour, élancez-vous légères,
Et jusqu'à tous les cœurs frayez-vous un chemin...
Mille berceaux joyeux vous béniront demain !

ÉMILE DESCHAMPS.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelles sont les quatre belles-sœurs, toutes, l'une après l'autre, reines de France, dont la première mourut sur l'échafaud, la seconde dans un monastère, la troisième	en province, vivant sur ses terres, la qua- trième à Paris, dans le plus complet abandon, femme sans mari, reine sans royaume ?
--	--

PROCÉDÉS POUR DIFFÉRENTES SORTES DE PEINTURES.

Peinture sur papier de riz.

Qui n'a pas admiré ces jolies peintures sur papier de riz, qui nous viennent de Chine, tels que ces Chinois richement habillés, ces corbeilles de fleurs, ces fruits, et surtout ces insectes si brillants de couleurs ? Eh bien ! cette fraîcheur de coloris est due en partie à la propriété du papier de riz, dont le velouté et la transparence sont admirables. Le genre aquarelle, fond de gouache, réussit très-bien. Pour obtenir des teintes fraîches, et surtout pour les chairs, on met la teinte première par derrière le papier, les ombres et les traits par devant.

Peinture sur plumes.

On emploie pour peindre sur plumes les couleurs de gouache ; mais comme les plumes sont naturellement grasses, et que l'on éprouverait de grandes difficultés pour faire prendre les couleurs, on y ajoute, en les broyant, du fiel, en petite quantité.

Peinture sur soie.

Il faut tout simplement peindre avec des couleurs de gouache, que l'on aura soin de gommer un peu plus qu'à l'ordinaire ; en prenant soin, toutefois, de n'en pas mettre trop, la couleur pourrait s'écailler. On peut aussi employer le procédé de la peinture orientale.

Prononcez : (1) *Raoutt*. (2) *Groumm*. (3) *Splinn*.

Peinture sur peau.

La peinture sur peau est la même que celle sur soie; on a l'avantage, en outre, de pouvoir la dorer au moyen des mordants et avec de l'or en poudre.

Composition du mordant pour dorer.

Faites fondre dans 500 grammes (une livre) d'huile grasse :

31 grammes (1 once) de karalie.

31 grammes (1 once) de bitume.

125 grammes (1 quart) de mastic en larmes.

Vous éclaircissez le tout avec de l'essence.

Peinture sur albâtre.

Un très-petit nombre de personnes peignent sur albâtre, et cependant sa blancheur éclatante et sa surface unie aident beaucoup à la peinture; l'aquarelle ou la gouache y réussissent parfaitement.

Procédé pour colorier à l'huile les lithographies.

Mettez avec un pinceau sur une lithographie six à sept couches d'un vernis blanc, jusqu'à ce qu'elle devienne transparente; laissez-la sécher, puis coloriez-la avec des couleurs mêlées dans du vernis copal. On peut ensuite la coller sur une toile, pour imiter un tableau à l'huile.

Procédé pour faire de la colle de parchemin.

Faites bouillir à petit feu pendant douze heures, de la peau de parchemin, puis passez-la dans un linge; lorsqu'elle est froide, elle doit avoir la consistance d'une gelée. Pour vous en servir, vous la faites fondre au bain-marie, en y ajoutant la même quantité d'eau.

Manière de calquer un dessin.

Placez une feuille de papier végétal sur le dessin que vous voulez faire, passez sur chaque trait avec un crayon. Lorsqu'il se trouve transporté sur votre papier végétal, vous prenez du vermillon en poudre, dont vous frottez le côté du papier opposé à votre dessin, et vous le placez du côté rouge sur l'objet que vous travaillez; puis, avec une pointe, vous repassez les traits de crayon qui sont sur votre papier; de cette manière votre dessin se trouve en rouge. Pour qu'il ne s'efface pas, si vous travaillez sur du bois, vous refaites ces traits avec un crayon, ou une pointe si l'objet est verni.

Dessin à la mine de plomb.

On dessine également sur le bois comme sur le papier, en ayant soin toutefois de tenir son dessin le plus foncé possible, car le crayon pâlit sous le vernis.

M^{lle} ANAÏS A.

SALON DE 1852.

L'exposition des ouvrages de peinture, sculpture, gravure, etc., etc., des artistes vivants a encore lieu cette année au Palais-Royal. Les portes en ont été ouvertes au public le 1^{er} avril, ainsi qu'on l'avait annoncé. Cette solennité artistique était attendue avec impatience, et bien qu'une rétribution ait été exigée des visiteurs pendant les huit premiers jours de l'ouverture, l'affluence n'a pas été moins grande

que les années précédentes. Tout fait présumer que l'exposition sera suivie avec intérêt, car on paraît généralement satisfait de son ensemble et de sa disposition; aussi, sauf les artistes mis à l'écart, personne ne se plaint de la sévérité du jury d'admission; sévérité qui a permis d'éviter l'encombrement, toujours si préjudiciable aux œuvres d'un mérite réel.

La plupart des toiles de grandes dimen-

sions ont été placées dans les salles du rez-de-chaussée. Un *Episode du siège de Rome*, par M. Horace Vernet, occupe la principale place dans le salon carré, et attire l'attention des admirateurs d'une verve intarissable, d'un talent souple, varié, ingénieux, et toujours si éminemment français.

Ce tableau représente la prise d'un bastion qui détermina la reddition de Rome, par l'armée française, le 30 août 1849.

Les qualités si supérieures de M. Horace Vernet se retrouvent toutes au plus haut degré dans la manière dont il a retracé ces divers épisodes de la *Prise de Rome*, et cependant cette belle page ne paraît pas faire autant d'impression que la *Smala* et la *Bataille d'Isly*; elle n'est certainement pas destinée à jouir du même succès (succès populaire s'entend) que ses illustres devancières; cela tient à ce que la composition en est plus simple, plus vraie, qu'il n'y a point d'effets forcés, point de mise en scène mélodramatique. Cela tient aussi, ce me semble, à ce que l'aspect général du tableau est sombre et terne parfois. L'action représentée, ayant eu lieu à l'aube du jour, n'a pas permis à l'artiste de l'éclairer de flots de lumière, comme il a pu le faire pour la *Smala* et pour la *Bataille d'Isly*.

Pietà est le début d'un jeune artiste de talent et de grande espérance, M. Gustave Moreau. Son tableau représente Notre-Seigneur au moment d'être enseveli. La mère de Jésus s'évanouit de douleur. La Madeleine désolée s'est affaissée sur elle-même; elle pleure, bien qu'on ne voie pas sa figure. Cette œuvre est pleine de désolation, il semble que le ciel et la terre soient sous le coup d'un sombre désespoir.

M. Courbet a voulu prendre sa revanche des critiques impitoyables que lui a attirées l'année dernière son tableau des *Furberies à Ormus*; il s'y révélait des tendances excentriques, alarmantes, dont on ne trouve aucune trace dans la jolie toile qu'il a exposée cette année. C'est une com-

position pleine de naturel et de naïveté; deux jeunes personnes font l'aumône à une petite fille qui garde des vaches dans un ravin; rien n'est plus simple, mais aussi rien n'est plus séduisant, parce que figures et paysage, tout est empreint d'une admirable vérité. M. de Morny a fait l'acquisition de ce tableau; cela encouragera certainement M. Courbet à ne plus s'écarter de la voie dans laquelle il vient de faire une si heureuse excursion.

La transition est bien brusque et bien tranchée de l'œuvre de M. Courbet à celle de M. Gallait. Celle-ci fait éprouver une douloureuse émotion, elle retrace les derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn, par le *Grand Serment de Bruxelles*.

Le comte d'Egmont, seigneur flamand, que Goethe a si fort popularisé en Allemagne dans un de ses plus beaux drames, avait servi sous Philippe II, roi d'Espagne et des Pays-Bas. Il s'était même distingué par les victoires de Saint-Quentin et de Gravelines. Mais, bientôt après, il s'engagea dans une conspiration qui avait pour but de secouer le joug des Espagnols. Ces menées furent découvertes par le duc d'Albe, gouverneur des Pays-Bas, qui fit arrêter les comtes d'Egmont et de Horn, et les fit condamner à mort. Ils eurent la tête tranchée le 4 juin 1568, sur la grande place de Bruxelles. Les têtes des deux comtes furent d'abord placées sur les pieux de l'échafaud et y restèrent exposées pendant plusieurs heures. Les soldats espagnols avaient poussé des acclamations de triomphe; mais le peuple, qui se serait jeté sur eux s'il avait senti avoir la moindre chance de succès, se retira consterné. Beaucoup trempèrent des couronnes de fleurs dans le sang de ces victimes de la tyrannie étrangère. D'autres jurèrent de se laisser croître les cheveux jusqu'à ce qu'ils eussent vengé leur mort; et depuis ce moment, la commune de Bruxelles voua au duc d'Albe une haine implacable.

Vers le soir, les cadavres mutilés des deux comtes furent portés au couvent des Récollets, sous l'escorte de la garde bourgeoise de Bruxelles, dite du *Grand Serment* ou *Serment de Notre-Dame*. Cette compagnie, dont l'existence remontait à l'époque de l'organisation des communes, était composée d'arbalétriers, et ses dignitaires seuls portaient l'arme distinctive de la corporation.

Dans le tableau de M. Gallait, sur le premier plan à gauche, les têtes sont posées sur des coussins et les corps des suppliciés sont étendus sur un brancard couverts d'un drap de velours noir, sur lequel brille un crucifix d'argent. On n'aperçoit que les deux têtes livides et souillées de sang, qui ont été rapprochées des corps. A droite du tableau est la compagnie bourgeoise, dont le chef s'incline avec respect devant les restes des deux comtes. Dans le fond deux soldats espagnols, à la contenance fière et altière, regardent les bourgeois de manière à leur faire comprendre qu'ils s'inquiètent fort peu du ressentiment dont ils sont animés.

Cette lugubre scène, parfaitement bien rendue par M. Gallait, produit un effet saisissant. On ne peut la contempler sans éprouver une profonde émotion.

On ne saurait non plus rester indifférent en face de l'*Inondation de la Loire*, par M. Antigna, tant il y a de naturel et de vérité dans la manière dont il a représenté un épisode de cet effroyable désastre de 1847. Le cœur est navré à la vue de cette pauvre vache qui lève sa tête au-dessus de l'eau et de ces enfants, de cette aïeule réfugiés sur le toit de leur habitation. Le fils et la mère de famille, restés les derniers, leur passent par la fenêtre du grenier un panier rempli de provisions... mais elles leur seront inutiles ! On voit l'eau s'avancer, s'élever de toutes parts... il est impossible que ces malheureux échappent à la mort !

On s'arrête avec curiosité devant le ta-

bleau de M. Housez, représentant les *Préparatifs du Champ-de-Mars pour la fête de la Fédération*... A cette époque de la révolution de 89, toutes les classes de la société étaient animées des plus belles espérances, nulle prévision des excès qui devaient avoir lieu plus tard ne venait modérer l'enthousiasme qui s'était emparé des meilleures têtes. On n'avait que très-peu de temps pour faire au Champ-de-Mars les travaux de terrassement nécessaires, et quoiqu'on y employât douze mille ouvriers, il était à craindre que ces travaux ne fussent pas terminés le jour fixé pour la célébration de la fête. Les habitants de Paris voulurent alors se joindre aux travailleurs. En un instant, toute la population fut transformée en ouvriers. Des religieux, des militaires, des hommes de toutes les classes saisirent la pelle et la bêche ; des femmes élégantes aidèrent elles-mêmes aux travaux.

Les détails de cet entraînement irréfutable ont été rendus d'une manière vive et animée par M. Housez. Ses groupes sont bien disposés, et l'ensemble de sa composition, parfaitement bien éclairé, est d'un aspect agréable.

C'est un trait de la vie de saint Bonaventure qui a fourni à M. Jacquand le sujet du tableau qu'il a exposé cette année.

Saint Bonaventure était général de l'ordre de Saint-François. Ses disciples s'étant fort relâchés dans l'exercice de leur règle, le saint entreprit de les y faire rentrer en leur donnant l'exemple d'une humilité profonde. Or, un jour, lorsque des envoyés du pape Grégoire X vinrent lui apporter en grande pompe les insignes du cardinalat, saint Bonaventure lavait les plats de la communauté. Cette scène a été retracée avec beaucoup de talent. M. Jacquand a donné à saint Bonaventure un maintien à la fois calme et digne, et a fait ressortir d'une manière simple le contraste si frappant de la servile occupation du Saint avec les hommages respectueux des envoyés du

pape, qui lui présentent à genoux les insignes du cardinalat.

M. Pottin a représenté *Lady Catherine Douglas se faisant briser le bras pour sauver le roi Jacques I^{er}*. Cet héroïque dévouement méritait assurément d'être retracé sur la toile. Nous devons être fières, mesdemoiselles, d'un si grand exemple de courage et de fidélité donné par une femme.

En 1437, vers la fin de février, le roi Jacques I^{er} allait se retirer pour passer la nuit, après avoir soupé avec son oncle, le comte d'Athole, quand un corps de trois cents hommes arriva tout à coup, le perfide chambellan, sir Robert Stuart, avait facilité son entrée, une jeune dame de la reine, lady Catherine Douglas, entendant venir les assassins, se jeta devant la porte de la chambre où se trouvait le roi, et passa son bras dans les gâches du verrou absent.

Ce faible obstacle fut bientôt surmonté ; mais il avait fait gagner assez de temps pour que la reine et ses dames eussent, par leurs supplications, trouvé moyen de faire descendre le roi, qui était sans défenseurs et sans armes, dans un caveau situé au-dessous de l'appartement.

M. Pottin a composé et exécuté son tableau avec beaucoup de talent. Ses personnages sont bien groupés, et l'expression de leurs physionomies est d'une grande vérité.

Au reste, cette année, pour être juste, on devra bien plus louer que blâmer. La majeure partie des artistes a dignement soutenu la vieille réputation de notre pays, et il serait difficile, mesdemoiselles, de rien trouver qui puisse entrer en comparaison avec notre exposition du Palais-Royal.

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

Économie Domestique.

POUDRE POUR NETTOYER L'ARGENTERIE.

Prenez 62 grammes (2 onces) de crème de tartre.

62 grammes (2 onces) de blanc d'Espagne.

31 grammes (1 once) d'alun.

Placez le tout dans un vase, et avec un pilon, réduisez-le en poudre ; arrosez cette poudre avec du vinaigre blanc, puis laissez-la sécher. Lorsqu'elle est sèche, arrosez-la une seconde fois, puis une troisième. Ré-

duisez en poudre ce mélange, et mettez-le dans un flacon à large ouverture.

Lorsque vous voulez vous servir de cette poudre, vous en prenez un peu que vous délayez dans de l'eau, alors, à l'aide d'un linge doux ou d'une brosse, si ce sont des couverts à filets, vous en frottez chaque pièce d'argenterie que vous lavez ensuite à grande eau, et essuyez avec soin.

SOUPE ÉCONOMIQUE.

Pour trente-deux personnes ; Prenez :
500 grammes de farine.
500 grammes de beurre.

Mettez le tout sur le feu dans une grande poêle de fer, remuez avec une cuillère de bois jusqu'à ce que la farine soit d'un beau brun foncé, délayez-la avec huit litres d'eau, ajoutez-y du sel, du poivre, huit cuillerées

de vinaigre, et, au moment où l'eau bouillira, jetez dans la poêle deux kilogrammes de pain coupé en *soupes*, c'est-à-dire en tranches minces.

Cette soupe, aussi agréable que salubre, ne revient pas à cinq centimes. En Bavière, elle est le fond de la nourriture des bûcherons.

CHAMPENOISE MOUSSEUSE.

Prenez : sucre pilé ou concassé, 625 grammes (1 livre 4 onces).

Fleur de sureau (1 gros).

Coriandre (1 gros).

Fleurs de violettes (1 gros).

Eau, 5 litres.

Vinaigre blanc, 1/2 verre.

Versez le tout dans une cruche, laissez-le infuser pendant trois jours, en remuant souvent avec un morceau de bois; passez

à travers un filtre de papier gris, mettez en bouteilles et ficeliez les bouchons.

Après trois ou quatre jours de bouteille on peut boire de la champenoise mousseuse.

Cette boisson a beaucoup de ressemblance avec la limonade gazeuse, la différence est surtout dans le prix. Il faut en faire pour un mois seulement, car la fermentation casserait les bouteilles.

CORRESPONDANCE.

« Jeanne! me dit ce matin notre amie en entrant dans ma chambre, les hirondelles sont revenues... je viens m'en réjouir avec toi.

— Tiens!... lui répondis-je en l'embrassant, voilà pour ta bonne nouvelle. Tu arrives à propos; nous allons à l'exposition... viens-tu avec nous?

— Oui, je suis libre. Me trouves-tu assez belle?

— Voyons!... Robe de taffetas noir garnie de velours noirs, mantelet *Louise*, aussi en taffetas noir, garni de velours noir, et de longues franges de soie pareille; capote de taffetas violet ornée de dessins de paille; col, jabot et manches pagodes en broderie anglaise... c'est bien! Moi, j'ai une robe de taffetas écossais, un pardessus en velours noir, garni d'une frange ornée de jais, et je vais mettre une capote de taffetas blanc ornée, dessous, de petits rubans bleu-ciel et d'une rose rose posée du côté droit. A présent, passons chez ma mère; elle sera bien heureuse de te voir; elle a remarqué que je suis plus raisonnable depuis que je te connais.

— Et de son côté, mon père prétend que, depuis que je te connais, je suis moins raisonnable.

— Voilà qui est malheureux... pour toi, ma chère; mais, sois tranquille, s'il était

possible qu'un jour tu m'aies donné toute ta raison, j'en aurais de trop, et je te la rendrais... je préfère un peu de gaieté, d'abandon, de folie d'esprit... cela dore ma vie, comme ce beau soleil dore cette matinée. »

Maman avait une robe de taffetas noir, ornée de trois hauts volants garnis de jais, un mantelet de velours noir garni d'une haute dentelle noire, et une capote composée de blonde et de taffetas blanc, garnie, dessous, de fleurs et, dessus, de plumes blanches posées en touffe, de chaque côté. Mon père lui donnait le bras, je le donnais à Florence, et tout en regardant, en admirant les tableaux, j'écoutais les observations des visiteurs. « Ah! disait une dame, voilà le portrait d'une jeune fille. » Je pinçai le bras de Florence: c'était la Marguerite de Faust, ses longues tresses blondes, son corsage juste, sa robe traînante et sans plis, comme celle d'une sainte; Marguerite vient de quitter son rouet et n'a pas encore reçu les mauvais conseils de cette veuve que Méphistophélès lui envoya pour la perdre.

Plus loin, au milieu d'un brouillard d'automne, des chasseurs et leurs chiens s'avancent dans un marais pour y tuer des canards sauvages. « C'est une chasse dans les îles, » dit une bonne bourgeoise à ses petits enfants. Et comme maman nous

avait vues sourire à cette explication, elle nous raconta qu'au salon de 1834, la foule, émue, s'était arrêtée en silence devant le beau tableau de *Jane Grey*, par M. Paul Delaroche, lorsqu'un brave homme dit, en regardant la paille qui devait recueillir le sang de Jane. « Que cette paille est bien faite ! la belle paille ! — Oui, n'est-ce pas, monsieur, que cela donnerait envie d'en manger ? » reprit avec impatience un jeune homme troublé dans son admiration.

« Je vous engage, mesdemoiselles, continua ma mère, à retenir le nom des artistes qui ont produit les œuvres les plus remarquables du Salon ; une Française bien élevée ne doit rien ignorer de ce qui fait la gloire de son pays. » Nous répondîmes par une inclination en signe d'assentiment et de remerciement ; puis nous continuâmes notre promenade.

« Voilà un joli paysage, remarqua une dame élégante.

— Oui, lui répondit son cavalier, mais cet arbre n'est pas assez naïf.

— J'aurai le bras noir, me dit tout bas Florence ; de grâce, ne me pince plus... j'entends de reste.

— C'est convenu ! mais un arbre naïf !... je trouve qu'il n'y a rien de ridicule comme ces amateurs qui veulent prendre le langage des rapins.

— Je suis de ton avis. Vois-tu, Jeanne, ces dames âgées, richement vêtues, qui marchent au milieu de la galerie, repoussant tous les obstacles, levant indistinctement la tête à droite et à gauche, ne s'arrêtant que devant les portraits de quelque apparence et dédaignant de se munir du vulgaire livret... à quoi bon?... que leur importe de savoir à qui appartiennent ces deux têtes coupées ? elles ne viennent au Salon qu'afin de dire... « J'ai été au Salon. »

— Oui ; mais, tu vois ces jeunes époux, ils sont nés dans la même classe de la société, les voilà arrêtés comme nous devant les chefs-d'œuvre de Meissonnier ; tu as

entendu le mari dire à sa femme : « Regarde ! regarde bien ! » C'est qu'ils sont de leur époque, c'est qu'ils ont ce sixième sens dont parle Châteaubriand, le sens des beaux-arts ; de plus, ils ne croient pas que le Salon ne soit ouvert que pour eux, ils ont été polis et nous ont cédé leur place...

— Tes observations sont justes, ma chère, et je t'en remercie pour notre amie, très-curieuse de connaître les mœurs et les habitudes parisiennes.

Nous avions admiré les fleurs odorantes, les riches portières en tapisserie qui donnent à l'exposition de peinture un certain air de fête, lorsque la voix de Stentor d'un des gardiens cria : *Allons, messieurs.... on ferme !* et me fit péniblement tressaillir. Il y a dans le cri de ces hommes fatigués, ennuyés, sans doute, quelque chose qui m'est insupportable, et puisque l'on est en train de changer tant de choses, je demande que, de cinq minutes en cinq minutes, lorsque quatre heures seront sonnées, une cloche sonne quatre coups ; alors la foule des visiteurs sortirait suivie par les gardiens ; je n'entendrais plus ce cri irrité et irritant : *Allons, messieurs... on ferme !* et j'entendrais le son des cloches, ce son que j'aime.

En revenant par les rues et par les boulevards, nous nous arrêtâmes pour regarder à travers les vitres les plus admirables cachemires longs et les plus bizarres cachemires carrés ; il y en avait de bleu-ciel, brodés en soie blanche ; de couleur poussière, brodés en soies de toutes les couleurs ; d'autres étaient formés de quatre pointes de cachemire : rouge, vert pâle, blanc, bleu, réunies par des broderies d'or et de soie de toutes les couleurs. Les étoffes sont à dispositions et se vendent par robe. Ce sont d'énormes raies de couleurs gris foncé, je suppose, sur taffetas gris pâle, qui forment des cercles, à partir du bas des jupes jusqu'au-dessus des genoux ; ou bien, sur taffetas noir, ce sont des volants garnis d'un carreau écossais : rouge, vert, jaune et

bleu. Ces robes à dispositions se font aussi en mousseline, en jaconas, en foulard... Ce sera la nouveauté de cette année. Les mousselines de laine sont : fond noir, chocolat, poussière, couvertes de bouquets ou de courants formés de fleurs.

On portera aussi des châles en crêpe de Chine, en mousseline brodée ; des mantelets en taffetas garnis de dentelle, de franges ou de volants festonnés, la tête, ou capuchon, est presque indispensable, les corsages à basques, garnis de velours, font de plus en plus fureur. Les chapeaux de paille d'Italie, de crin ou de sparterie sont très-évasés, quelques-uns ont de larges brides en dessus, elles pendent, et en dessous, des brides plus étroites nouent le chapeau sous le menton ; du reste, toutes les fantaisies sont permises, et je n'ai pas vu deux capotes pareilles. On les orne de petits dessins en paille ; ce sont des étoiles, des marguerites que l'on sème sur le crêpe, sur le taffetas, sur le ruban de velours que l'on pose pour ornement aux capotes. Les couleurs à la mode sont : le bleu ciel, le bleu de France ; les fleurs sont : le bluet, le chèvrefeuille que j'ai vus mêlés à du velours noir sur des chapeaux de paille d'Italie.

Lorsque nous rentrâmes, j'emmenai Florence dans ma chambre, je plaçai sous ses yeux la planche V, et pour nous reposer, nous nous mîmes à te l'expliquer en attendant l'heure de se mettre à table.

Le n° 1 est un riche col *Mazarin* qui se brode sur mousseline, au plumetis, en points de rose pour le feston qui suit ce col à l'extérieur et à l'intérieur ; les ronds se font au plumetis, et le milieu en points à jour que tu peux remplacer par un tulle, bâti sous ce dessin. Si tu trouves ce col trop ouvragé, ne fais pas les huit branches de fleurs qui s'élèvent au milieu du col.

Le n° 2 est l'encadrement d'un mouchoir qui se festonne en points de rose, en coton rouge ou blanc : pour faire ce fes-

ton, on bourre ce dessin, c'est-à-dire, on passe en dessus plusieurs fois du coton en prenant, à des espaces éloignés, deux fils du mouchoir, en suivant la dent, puis on couvre le tout d'un seul point de feston qui part de la ligne simple, pour sortir par la ligne dentelée. Ce point est très-difficile pour être bien fait ; les bonnes brodeuses l'exécutent au métier.

Le n° 3 est un semé qui se brode au plumetis, sur gilet d'homme ou de femme.

Le n° 4 est un dessin pour bas de jupon et pour volant, il se brode au point de feston et au plumetis, l'intérieur des dents se découpe.

Le n° 5 est un entre-deux qui se brode au plumetis, sur mousseline, et sert de poignet pour y monter une manche de dessous, en mousseline, sur laquelle ce même dessin serait brodé en biais.

Le n° 6 est un autre entre-deux qui se brode au plumetis, sur tulle ; il sert aussi de poignet pour y monter une manche de dessous, en tulle, sur laquelle ce dessin serait brodé en biais.

Le n° 7 est un dessin de broderie anglaise. Il se fait pour garniture de pantalon d'enfant, garniture de bonnet de nuit, de camisole et de mouchoir de femme.

Le n° 8 est un dessin de tapisserie qui s'exécute : pour couverture de livre ; pour le coussin qui se place dans le fond d'un fauteuil et remplit le vide laissé entre la personne assise et le fauteuil ; pour buvard ; pour sachet à gants et pour meubles, en ajoutant, à la suite de ce dessin, des dessins semblables. Ces bandes servent aussi pour cordons de sonnette, alors on ne recouvre pas son point ; pour chaises, fauteuils, coussins, tête-à-tête, en y ajoutant des bandes de velours jaune, bleu ou groseille.

Le n° 9, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin ; mais si tu veux en être plus sûre, tu peux demander ces laines passage de l'O-péra, où elles sont toutes préparées.

Le n° 10 est une bobèche en mousse.

Achète chez madame Lefort, pour 75 c. de mousse teinte, ou bien arrache dans tes bois la plus verte. — Tu as de mince fil de fer et du fil vert. Tu prends un brin de fil de fer long de 5 centimètres, tu recourbes une de ses extrémités, tu l'entoures de 6, 7 ou 8 branches de mousse que tu arrêtes, du bas, en les entourant de fil vert. Lorsque tu as fait une douzaine de ces petits bouquets, tu les attaches avec du fil vert les uns au bas des autres, sur une longueur de 10 centimètres dont tu formes un rond de 9 centimètres que tu arrêtes avec du fil, puis tu redresses, écarter et égalises les brins de mousse. Ces bobèches posées sur les flambeaux font paraître les bougies plus blanches et donnent à un appartement un petit air de fête.

Si tu as des feuilles de rose, tu ne fais que 6 bouquets de mousse que tu mêles avec 6 feuilles de moyenne grandeur, tu peux y ajouter les fleurs en papier que tu sais faire : roses, marguerites, jacinthes, etc. Mais j'aimerais mieux des bobèches de simple mousse.

Le n° 11 est un signet, que tu prononces *sinet*.

Taille deux morceaux de toile de 4 centimètres de long sur 2 et demi de large ; prends un morceau d'une riche étoffe de soie, ou bien un morceau de velours, et pour doublure, du gros de Naples d'une autre couleur que l'étoffe ou le velours : taille, sur 4 centimètres de long et 4 et demi de large, l'étoffe ou le velours et le gros de Naples. Pour réunir les deux morceaux de toile fais, de chaque côté, une couture à points arrière (ce qui forme l'envers), en laissant place, à cette espèce de sac, pour le remplir de son ; tu couds de même, à l'envers, mais sur trois côtés, l'étoffe, ou le velours avec le gros de Naples, tu en couvres la pelote de toile, et couds le quatrième côté ; cache les coutures sous un petit galon d'or ou d'argent ; traverse la pelote dans sa longueur, puis dans sa lar-

geur avec une aiguille enfilée de soie, et, à chaque fois, serre fortement pour former ces quatre petites cornes ; achète 25 centimètres de petit ruban de soie appelé *jauteur*, de couleur : verte, jaune, rouge, bleue, violette, passe les bouts de chaque ruban dans une perle d'or, fais une boucle à chaque bout pour arrêter la perle ; plie ces cinq rubans en deux, dans leur longueur, et couds-les par le milieu sous le signet, du côté du gros de Naples. La longueur des rubans dépend de la hauteur du livre.

Ce signet peut servir pour un bréviaire, un Code, pour tout livre que l'on doit relire souvent, à certains passages. Voilà un cadeau qui peut convenir à un prêtre, à un père, à un frère, et ce travail sera le bien venu de toi, j'en suis sûre. Tu peux, sur le velours, broder en or les initiales de la personne à laquelle tu destines ce signet.

Le n° 12 est... ou plutôt fait partie d'une jacinthe.

Achète chez madame Lefort du papier rose, blanc, ou bleu, la feuille. . . 10 c.
Des boutons, la douzaine. 20
Des feuilles, la grosse. 60
Du papier vert pour la tige, la feuille. 10

Si tu emploies cette fleur pour coiffure, tu peux te passer de boutons et de feuilles ; si tu la veux planter dans un vase, tu peux te passer de boutons, mais non de feuilles.

Tu as de la ouate, en carde — un petit pot dans lequel tu as fait fondre de la gomme dans de l'eau froide, dans laquelle tu as délayé de la farine — une bobine de soie pistache — une pince — un pinceau — du papier serpente — du fil de fer très-fin, et du moyen.

Tu tailles en papier rose, je suppose, les modèles n° 12, 13, 14 et 15 ; tu prends le n° 15, tu plies en deux un de ses pétales (le long de la ligne pointée) et tu le cambres en dehors, c'est-à-dire du côté où tu l'as plié ; tu plies de même les cinq autres pétales ; et, sans les déplier, tu

poses ces modèles dans un carton. Tu fais de même pour les n^{os} 14, 13 et 12.

Avec ta pince, tu prends le modèle n^o 15, tu tremperas ton pinceau dans la gomme, tu en couvres la ligne de droite, depuis la pointe du bas jusqu'à l'angle du haut, et tu l'appuies sur l'autre ligne, ce qui formera une espèce de cornet; bien entendu que les pétales seront renversés en dehors. Tu laisses sécher. Tu fais de même pour les autres modèles.

Tu prends un très-mince fil de fer, long de 6 centimètres, tu recourbes une de ses extrémités, sur une longueur d'un centimètre; tu l'arrêtes au milieu avec de la soie, tu accroches de la ouate à ce qui dépasse du fil de fer, tu l'y attaches du bas avec de la soie (cette ouate doit avoir la forme d'une petite pistache), tu la couvres de gomme, tu entres l'autre extrémité du fil de fer dans le cornet n^o 12, tu l'appuies sur la ouate, et tu l'arrêtes du bas avec de la soie; tu couvres de gomme le bas de ce n^o 12, sur 1 centimètre de haut, tu entres le fil de fer dans le cornet n^o 13, tu l'appuies sur le cornet n^o 12, tu l'arrêtes du bas avec de la soie, et ainsi de suite pour les autres modèles. Tu entoures d'un brin de ouate le fil d'archal qui est au bas de la fleur, et tu le couvres d'une bande de papier serpente, large de 3 millimètres, que tu tournes en spirale.

Lorsque tu as fait sept fleurs, tu déplies tous les pétales, tu prends un fil d'archal de moyenne grosseur, long de 30 centimètres, tu le couvres de ouate, tu recourbes une de ses extrémités, tu y attaches, avec de la soie, un ou deux boutons, ou une ou deux fleurs, tu prends le papier pour la tige, tu le coupes en bandes larges d'un centimètre, tu en colles une au bas des deux premières fleurs; et tu en couvres la tige, à mesure que tu y places les autres fleurs; au bas tu colles deux feuilles qui se regardent et montent le long de la tige.

Le n^o 17 est une manche de dessous, en mousseline, brodée sur le dessus, et

ornée de deux rangs de dentelle ou de bandes de mousseline, mais plus richement brodées que sur ce dessin.

Le n^o 18 est un bonnet formé de dentelles blanches. Sur la carcasse, qui est en tulle noir, tu fronces une dentelle, c'est le devant; cette dentelle, tu la fais traverser sur le fond, dans le bas; tu l'arrêtes avec un point près de la dentelle froncée; tu la retournes, tu la fais revenir sur le fond, tu l'arrêtes de même; tu la retournes et tu l'arrêtes une dernière fois, c'est le haut du fond. Tu passes un point pour réunir, par le pied, ces trois rangs de dentelle l'un sur l'autre; tu formes deux boucles et deux bouts de ruban de taffetas blanc, bleu ou rose, séparés par une agrafe: ce sera sur la tête le milieu de la garniture du bonnet; ensuite, ce ne sont plus que des boucles qui redescendent en se couvrant l'une l'autre. Devant, de chaque côté des joues, on place deux touffes formées de longues boucles de petits rubans blancs, bleus, ou roses. Derrière, au milieu du bas du fond, on place, sur la carcasse, une touffe de ces mêmes petits rubans. Il faut, pour ce bonnet, à peu près 3 mètres de ruban large de 6 centimètres et 1 mètre et demi de dentelle; s'il y en a davantage, on cache le surplus sous les boucles de ruban qui doivent cacher aussi ce qui tourne de la dentelle, lorsqu'elle revient sur elle-même pour former le fond. Tu vois que ni le ruban ni la dentelle ne sont coupés.

C'est ici que finit la petite planche.

Le n^o 19 est un dessin de fichu-plastron qui se brode au plumetis, sur mousseline; les petites garnitures se cousent sous les entre-deux. Ce fichu se porte avec une robe découverte. On peut broder à part la pièce du milieu, pour faire une chemisette.

Cette espèce de revers se brode à part, et se pose sur le plastron qui est brodé sur un fichu.

Les n^{os} 20, 21, 22, 25, *Gabrielle, Anaïs, Lucy, Zélia, Antonine*, se brodent au plumetis.

Le n° 23 est un entre-deux qui s'exécute en broderie anglaise.

Le n° 24 est une garniture qui se brode au plumetis pour camisole, pantalons d'enfant et manches pagodes.

Le n° 26 contient deux semés qui se brodent au plumetis pour gilets, canezous ou manches à la jardinière.

Le n° 27 est un encadrement qui se brode en coton blanc, au métier et au passé, sur un châle d'organdi. Ce dessin peut aussi servir pour volants de robe. Il faut trois volants assez hauts pour que le dernier soit monté au corsage en même temps que les plis de la robe.

Les n°s 28, 29, 30, 31, 32, 34, 37, *Lina, Aglaé, Maria, Eulalie, Pélagie, Robertine, P. L.*, se brodent au plumetis.

Le n° 33 est un dessin de ménagère qui se brode au point de chaînette, sur casimir blanc ou noir.

Les n°s 35, 36, *T. B., Félicie*, se font en broderie anglaise. Ce genre de broderie ne convient guère pour les noms un peu longs; on est obligé de faire les lettres trop grosses, et c'est peu gracieux.

Le n° 38, *M. C.*, s'exécute en points de feston.

Le n° 39 est la moitié du patron d'un mantelet *Louise*, replié derrière, à la pointe, et replié devant, dans le bas.

Le n° 40 est la moitié d'une espèce de revers qui se coud avec le n° 39.

Ce mantelet se taille en taffetas noir ou marron, il se garnit d'un velours noir cousu à plat, autour du revers et autour du mantelet; au bas du revers, et au bas du mantelet, excepté le long du devant, on coud une riche frange de soie noire.

Le n° 41 est la moitié d'un capuchon, ou plutôt d'une espèce de tête arrondie. Si tu ne veux pas mettre le revers, tu le remplaceras par ce capuchon, que tu coudras légèrement froncé au mantelet, A sur A, B sur B. Ce capuchon se replie sur lui-même, et se coud X sur X; on y taille en

plus un ourlet dont la largeur est indiquée, on forme au bas une coulisse dans laquelle on passe un petit ruban de taffetas noir, et l'on fronce ce capuchon de manière à ce qu'il encadre bien la figure, lorsqu'on le relève sur sa tête. Ce mantelet se porte de manière à découvrir la poitrine. Il est taillé pour une jeune personne.

— Est-ce que tu oublies de nous donner la prononciation des noms et des mots anglais?

— Oh! non, ce serait la première fois que je manquerais à ma promesse. Voici donc ma liste, si tu veux y jeter les yeux.

Noms historiques, politiques et littéraires :

Washington,	Ouáchin-teunn.
Franklin,	Frénk-linn.
Brougham,	Bró-hamm.
Stewart,	Stouartt.
Castlereagh,	Káss-ellré.
Standish,	Stenn-diche.
Cowley,	Kaoulé.
Canning,	Kaninn.
Marlborough,	Máll-beureu.
Wellington,	Ouélinn-teunn.
Campbell,	Kem-b'll.
Jeffries,	Djéff raise.
Sidney Smith,	Sidé Smisse.
Shakspere,	Chék-spir.
Rochester,	Ro-tchess-teur.
Chatam,	Tchéttém.
Newton,	Niouteunn.
Milton,	Milleunn.
Tristram Shandy,	Tristramm Schanné.
Tom Jones,	Tom Djaun'ss.
Vicair of Wakefield,	Vicar ov Ouakfild.
Byron,	Baï reunn.
Walter Scott,	Oualteur Scott.
Thomas Moor,	Thomass Mour.
Bulwer,	Bouloueur.
Mary Wortley - Montague,	Méré Ouortlé - Monn-téguio.
Sheridan,	Schéridann.
Edouard Young,	Edouédd Younn.
Pope,	Pópp.
William Cobbett,	Ouilliam Cóbett.
lord Nelson,	lordd Nelseunn.
lady Blessington,	lédi Blessinn-teunn.
Maria Edgeworth,	Méria Edje-ouérss.

sing. whig, homme du
parti radical, ouig.
plur. whigs, ouigss.
sing. tory, homme du
parti conservateur, toré.
plur. tories, torése.

Mots et noms que nous devons connaître :

street (rue),	strill.
square (place),	skouér.
mansion-house (hôtel de ville),	menn-cheunn haouss.
Oxford,	Oxfodd.
Edimburgh,	Edinn-bôrd.
Birmingham,	Beù-minn-hamm.
Holyrood,	Hôliroudd.
Brighton,	Braiteunn.
Liverpool,	Liveurpoull.
Cambridge,	Kemm-bridje.
Cantorbery,	Kenn-teurbéré.
Gretna - Green (village où le forgeron mariait sur une enclume),	Gretné-Grinn.
Dublin,	Deublinn.
London (Londres),	Lonn-donn.
Manchester,	Mann-tchess-teur.
Ireland (Irlande),	Air-lanndd.
Scotland (Écosse),	Scott-lanndd.
Westminster,	Ouess-mins-teur.
fashion (mode),	fêcheunn.
Watchman (homme qui veille),	ouatch-mann.

— Je viens de faire une remarque, c'est que la terminaison anglaise en *er* peut se rendre en français comme la terminaison du mot *sœur*, que deux *e* se prononcent comme un *é*, que les mots qui finissent en *ion* peuvent se rendre comme s'il y avait *eunn*, que l'*s*, ce signe du pluriel, se fait sentir fortement même après une consonne, que deux *o* font *ou*, et que l'on ravale les *r*.

— C'est juste; mais si les dames anglaises trouvaient que je n'ai pas rendu dans toute sa pureté la prononciation de quelques-uns de ces mots, je leur demanderais grâce pour les concessions que j'ai été obligée de faire à notre langue, et si ces dames voulaient avoir pour nous l'indulgence que nous avons pour elles, nous fini-

rions par nous entendre. Voici maintenant notre gravure de modes. Tu vois que les corsages se font à basques carrées ou arrondies et que ces toilettes n'ont pas besoin de description.

Cela me fait penser que j'ai vu au Salon deux jeunes dames dont je te recommande le costume pour ta sœur. L'une avait une robe de taffetas gris pâle, ornée de cinq volants découpés à l'emporte-pièce qui recouvraient la hauteur de la jupe; le deuxième et le quatrième volant, à partir du bas, étaient recouverts d'un volant de dentelle noire. Le corsage, à basquines, était orné, tout autour et autour des basques, d'un velours noir, large de 4 centimètres, cousu à plat; les manches *mousquetaire* avaient un même velours, cousu sur les deux coutures de la manche qui, du bas, était aussi garnie de velours. Cette dame avait un châle de dentelle noire, un chapeau de paille d'Italie orné, dessous, de bluets et, dessus, de ruban de velours noir de même largeur que celui du corsage, formant de longues boucles placées de chaque côté du chapeau, non pas au bas de la passe; et, au milieu de ces boucles, se trouvaient une dizaine de bluets. Cette dame avait un gilet de mousseline brodée, doublé de taffetas blanc; ses manches étaient en mousseline brodée de même que son gilet; elle avait des bottines de soie grise.

L'autre jeune dame portait une robe de taffetas noir, trois hauts volants couvraient la jupe. Au bas de ces volants, il y avait un ruban de taffetas bleu-ciel, large de 8 centimètres, sur lequel étaient cousus, l'un dans le haut, l'autre dans le bas, à un centimètre du bord, deux velours, larges chacun d'un centimètre, ce qui cousait en même temps le ruban de taffetas bleu sur le volant. Le devant du corsage, les basques, le bas des manches pagodes étaient garnis d'un même ruban et des deux mêmes velours. La capote de cette dame était en crêpe et blonde blanche. Elle avait un mantelet de velours. On ne voit presque

plus de cachemires, ils sont remplacés par des *confections*, mot pris aux Anglais par nos marchands, et qui signifie : mantelet, paletot, pardessus, etc., enfin ce qui se vend *confectionné*, tout fait.

— Et notre rébus ? je crois l'avoir deviné.

— Explique-le... nous verrons bien !

— Le voici : Un *camp* — un *la* — une

poire à poudre — une *haie* réunie à un *mur* — les *ailes* d'un oiseau et des orphelins à genoux sur une *tombe*.

Quand la poire est mûre, elle tombe.

— C'est cela ! »

Je te quitte bien à regret, ma chère amie, ma mère nous fait demander, il ne me reste que le temps de me dire ta toute dévouée,

J. J.

ÉPHÉMÉRIDES.

18 MAI 1565. — ARMEMENT DES TURCS CONTRE L'ÎLE DE MALTE.

Soliman, monté en 1520 sur le trône des sultans, nommé par le peuple le *Magnifique* et le *Conquérant*, n'avait point cessé, depuis son avènement, de menacer l'Europe chrétienne. Les chevaliers de Saint-Jean, cette vaillante milice, rempart vivant élevé contre les Turcs, étaient surtout l'objet de ses efforts ; déjà il leur avait enlevé l'île de Rhodes, que le grand-maître, l'île-Adam, n'avait rendue qu'après une résistance inouïe, et il les poursuivait dans l'île de Malte, que Charles-Quint venait de leur donner. Sa flotte, composée de cent soixante galères, commandée par Mustapha, capitaine renommé, et par Piali, renégat hongrois, parut, le 18 mai 1565, en vue de Malte. Les chrétiens, précédés du grand-maître, La Valette, allèrent à l'église, reçurent la communion, s'embrassèrent et coururent s'enfermer dans les forts dont l'île était hérissée. Les Turcs assiégèrent ces citadelles, et les chevaliers furent décimés par le fer et le feu. Les blessés criaient à ceux qui les vou-

laient secourir : *Retournez à l'ennemi, nous ne sommes plus au nombre des vivants !* Les brèches se comblaient avec des cadavres. Durant vingt-six jours d'assauts sans cesse renouvelés, rien que devant le fort Saint-Elme, Mustapha fit des pertes énormes, dont il se vengea lâchement sur les chevaliers qui tombaient entre ses mains. L'île n'offrait qu'un amas de ruines que défendaient encore intrépidement des héros et des martyrs, lorsque les Turcs signalèrent à l'horizon quelques voiles venant de Sicile. C'était le faible secours que le vice-roi de Naples, pressé par les supplications ardentes du souverain pontife, Pie V, envoyait enfin aux valeureux chevaliers. Les Turcs, épouvantés à cette vue, remontèrent sur leurs vaisseaux, où ils furent poursuivis par les chevaliers. On croit que, parmi ceux-ci, pas un seul n'était sans blessure ; et la constance héroïque, la bravoure, la foi du grand-maître La Valette sont une des gloires de la France.

MOSAÏQUE.

Tout homme qui craint Dieu et s'adonne à la justice, lui est agréable, de quelque nation qu'il soit.

ACTES DES APÔTRES.

Remarquez combien l'ordre importe à votre félicité et au contentement de vous-

même. L'ordre est la source de la paix, et la paix est le plus élevé des biens temporels. La mauvaise conduite des affaires, l'excès des dépenses, l'irrégularité dans les plaisirs ou dans l'exercice des relations sociales, créent sans cesse, aux gens sans ordre, des tourments pour eux-mêmes et pour les autres. Comme ils se trouvent

toujours hors de leur place, il est inévitable qu'ils soient en désaccord avec autrui.

DOCTEUR BLAIR.

—
Étudiez-vous à supporter avec patience les défauts et les faiblesses des autres, parce que vous en avez aussi beaucoup qu'il faut que les autres supportent.

IMITATION.

—
Plusieurs feront consister la félicité en d'autres choses ; pour moi, j'estime que l'homme le plus heureux est celui qui vit pour le bonheur des autres, et qui, en compatissant aux calamités de ses frères, fait sur la terre les œuvres du ciel.

SIDOINE APOLLINAIRE.

—
Des maux qui ne sont plus l'amertume s'efface,
Et quand la main du temps en adoucit la trace,
Le malheur est presque embelli.

M^{me} TASTU.

—
Jeanne d'Arc, venait de faire lever le

siège de Jargeau, et d'en chasser les Anglais, chaque Français cherchait à faire quelque prisonnier. Un écuyer, gentilhomme d'Auvergne, appelé Guillaume Regnault, s'était attaché à Suffolk et ne lui laissait pas de répit. Le général anglais, le croyant digne de recevoir sa foi, lui cria : « Es-tu gentilhomme ? — Oui, je le suis ! » répondit Regnault. — Es-tu chevalier ? ajouta l'Anglais. — Non, pas encore ! » répondit le Français. Suffolk sut apprécier cette franchise, et le frappant sur le cou du plat de son épée, il reçut de la bouche du jeune homme le serment accoutumé, et se remit en son pouvoir en lui tendant cette même épée avec laquelle il venait de le créer chevalier. Ainsi, le fier Suffolk eut un chevalier pour filleul et pour maître, et l'enfant de l'Auvergne, un Anglais pour parrain et pour prisonnier.

L'abbé BARTHÉLEMY DE BEAUREGARD.

(Histoire de Jehanne d'Arc.)

RÉBUS.



Paris.—Imprimerie de M^{me} V^e Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.